



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

ÉTUDE

SUR LA

LITTÉRATURE IMPRESSIONNISTE

AU JAPON

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES

PAR

Takéshi ISHIKAWA

PROFESSEUR A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE TOKIO

PARIS

A. PEDONE, ÉDITEUR

13, Rue Soufflot, 13

1909

100

•

.

1. 1

•

1

•

ÉTUDE

SUR

LA LITTÉRATURE IMPRESSIONNISTE

AU JAPON

ÉTUDE
SUR LA
LITTÉRATURE IMPRESSIONNISTE
AU JAPON

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES

PAR

Takéshi ISHIKAWA

PROFESSEUR A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE TOKIO

PARIS

A. PEDONE. ÉDITEUR

13, Rue Soufflot, 13

1909

Pl. 7112
1871



INTRODUCTION

Avant de commencer cette étude sur la littérature impressionniste du Japon, il importe d'indiquer brièvement le caractère particulier de la littérature japonaise en général, et les influences étrangères qui ont contribué à la formation de la langue elle-même.

Si on jette un coup d'œil sur la carte du monde, on voit, à l'Est de l'Asie, une suite d'îles qui s'étendent du Nord au Sud et qui constituent l'Empire du Japon. La Corée, qui s'avance comme un bras allongé du continent, touche pour ainsi dire la dernière île de cet empire, l'île de Kiou-Shiou (1); de ce fait, elle fut souvent la cause, entre le Japon et la Chine, de compétitions qui se prolongèrent jusqu'en 1895, où le traité de Shimonocéki mit fin à la guerre sino-japonaise ; par contre, elle servit toujours d'intermédiaire entre ces mêmes pays. Aussi notre pensée a-t-elle subi l'in-

(1) Les mots japonais, dans ce livre, doivent être prononcés conformément aux usages de la langue française, et non pas suivant la notation, généralement admise jusqu'à présent, qui consiste à représenter les sons japonais par des voyelles prononcées comme en italien et des consonnes prononcées comme en anglais.

fluence du bouddhisme, et notre littérature s'est-elle beaucoup inspirée des œuvres de la Chine. La situation géographique explique donc, en partie tout au moins, le caractère de notre civilisation nationale.

Il est probable que nos ancêtres, venus soit de la Malaisie, soit du continent, et qui firent la conquête des îles nipponnes, se servaient déjà, pour écrire, de caractères idéographiques (1) ; mais ces caractères primitifs, d'ailleurs peu répandus, furent remplacés par les caractères chinois quand, en l'an 285 après J.-C. (2), un savant coréen, du nom de Wani, apporta au Japon le *Rongo*, ou « Discussions philosophiques », et le *Sennjimon*, ou « Livre de Mille caractères » (3). Bientôt on comprit la supériorité de l'écriture chinoise, que Wani fut chargé d'enseigner aux princes impériaux et aux nobles du palais. D'autres savants coréens, également versés dans les études chinoises, apportèrent à leur tour un enseignement qui produisit, dans les idées et les institutions japonaises, une révolution non moins profonde que celle qu'on devait observer plus tard quand la civilisation européenne fut in-

(1) Il ne s'agit pas ici des caractères attribués à l'époque primitive par Hirata, dont la théorie est aujourd'hui abandonnée, mais des signes qu'on trouve souvent sur les pierres tombales, les vases, les armes, etc.

(2) Seizième année du règne de l'empereur Ohjinn, d'après la chronologie traditionnelle.

(3) Texte qu'on employait pour la calligraphie.

roduite au Japon (1). A partir de cette époque, nos écrivains firent des emprunts constants à cette littérature chinoise qui, depuis si longtemps déjà, projetait sa lumière sur les peuples d'Extrême-Asie. L'ancienne Chine (2) devait exercer sur notre pays la même influence intellectuelle que la Grèce et Rome sur les nations modernes de l'Occident.

Alors que les Japonais se livraient ainsi à l'étude du chinois, des Coréens apportèrent, en 552 (3), les livres sacrés traduits du sanscrit en chinois et des statues du Bouddha. Le Japon avait eu jusqu'à cette époque pour religion le shinntoïsme, qui consiste en somme dans le culte de la nature et des ancêtres (4). L'importation d'une religion étrangère amena de grandes luttes entre les deux croyances et leurs représentants (5). Néanmoins, le bouddhisme se propagea peu à peu, comme le christianisme en Occident. Son plus fameux apôtre fut le bonze Koukaï (774-834) surnommé Kôbô Daishi (« saint Kôbô »). Ce personnage illus-

(1) A partir de la visite inopinée des « Kourofouné » (navires noirs) commandés par le commodore Perry (1853).

(2) Il faut remarquer que la Chine actuelle diffère essentiellement de la Chine ancienne. Ce vaste empire ayant été à plusieurs reprises livré à l'invasion des Barbares avoisinants, dont la politique habituelle consistait à massacrer les vaincus, les descendants des savants de l'ancienne Chine n'existent presque plus aujourd'hui.

(3) Treizième année du règne de l'empereur Kimméi (540-571).

(4) Voir *Le Shinntoïsme*, de M. Revon, Paris, 1907, et aussi la traduction anglaise du Kojiki, ou « Livre des choses anciennes », par M. Chamberlain, Tokio, 1882.

(5) La famille des Soga pour le bouddhisme, et les familles des Mononobé et des Nakatomi pour le shinntoïsme.

tre, après être resté trois ans en Chine, sous la dynastie Thang, pour étudier le bouddhisme, revint au Japon en 808, se mit à prêcher la nouvelle religion et fonda la secte de Shinn-Shou (1), aujourd'hui encore très répandue. Par un ingénieux mensonge, il soutint que la déesse shinntoïste Amatéraçou-Ohmikami (2), « la grande et auguste déesse qui éclaire le Ciel », était une incarnation du Bouddha (3). Ainsi harmonisé avec la religion nationale, le bouddhisme se propagea avec une rapidité extraordinaire, et ce fut bientôt une mode, chez les nobles, de se raser la tête pour se retirer du monde. J'ajoute que le même Koukaï, d'après la tradition, inventa le *hira-kana*, complétant ainsi l'œuvre commencée par Kibi-no-Mabi, qui aurait imaginé le *kata-kana* une cinquantaine d'années auparavant (4). Ces deux syllabaires, simplifiant les caractères chinois, rendirent infiniment plus facile l'étude de l'écriture et contribuèrent ainsi beaucoup au développement de la littérature japonaise,

(1) Appelée aussi Shinn-Gon-Shou. Son siège central se trouve au mont Koyaçan dans la province de Kii.

(2) Pour cette déesse, voir *Le Shinntoïsme* de M. Revon, notamment pages 61 à 78.

(3) L'illustre bonze était allé se prosterner aux temples d'Icô pour obtenir l'inspiration décisive qui devait faire triompher la nouvelle religion ; et c'est d'une des grandes déesses adorées dans ces temples, Toyo-ouké-himé, qu'il prétendit avoir reçu le secret de la suprême victoire bouddhique, la révélation de la doctrine éclectique qui devait escamoter tout le shinntoïsme en faisant de ses dieux des bouddhas incarnés (Voir *Le Shinntoïsme*, p. 184).

(4) Les *kana* sont une écriture phonétique composée de 47 caractères dont chacun représente une syllabe. Le *katakana* est une forme abrégée, le *hirakana*, une forme cursive de certains caractères chinois.

au moins pendant l'époque où certains écrivains les employèrent à l'exclusion des caractères chinois (1).

Les deux grandes influences étrangères que je viens de rappeler, chinois classique et philosophie bouddhique, devaient jouer un rôle si important au Japon qu'il n'y a pas de branche de la morale, de l'art ou de la littérature qui n'en garde plus ou moins quelque trace.

Cependant on aurait tort d'oublier le caractère original des Japonais. Bien qu'ils doivent beaucoup à la Chine et au bouddhisme, ils ont toujours conservé leurs traits particuliers. Dans la littérature, comme dans l'art, ils ne se sont jamais contentés de copier servilement leurs modèles. Ils ont su s'assimiler leurs emprunts, y ajouter leurs qualités propres ; de sorte que la littérature japonaise, restée fidèle au caractère national en dépit des influences étrangères, présente un véritable intérêt.

Ce sont les écrivains impressionnistes de cette littérature que je me propose d'étudier. Avant de raconter leur vie et de critiquer leurs œuvres, je résumerai en quelques mots l'histoire de leur époque. L'histoire du Japon, qui était à peu près ignorée des nations européennes il y a à peine soixante ans, n'est guère connue, même aujourd'hui, que d'un petit nombre de spécialistes. Il n'est donc pas inutile d'exposer l'état social et politique du pays aux diverses périodes pendant lesquelles ont vécu nos auteurs.

(1) Aujourd'hui encore, un grand nombre de savants à la japonaise ne veulent se servir que du *kana*.

Une remarque importante à faire, c'est qu'il est presque impossible de traduire fidèlement les textes japonais en une langue européenne. La différence énorme qui existe entre le français et le japonais m'a souvent découragé. Tout d'abord, nos textes classiques, dont la langue même a varié beaucoup suivant les époques et les auteurs, sont en général fort obscurs, comme le montrent assez les nombreux commentaires que nos philologues modernes ont dû écrire pour les élucider, et les contradictions perpétuelles de ces commentaires entre eux. Puis, lorsqu'on a enfin saisi le sens, comment reproduire les métaphores, les allusions, les citations indirectes qui constituent la beauté même de l'original ? Pour expliquer toutes ces nuances, que ne peut rendre une traduction, il faudrait une quantité de notes qui risqueraient de fatiguer le lecteur. Je me suis attaché cependant à donner des traductions aussi exactes que possible dans ces conditions, en y joignant seulement les explications indispensables.

Une difficulté qu'il convient d'indiquer à ce propos, c'est que bien des choses japonaises n'ont pas d'équivalent en Europe. Par exemple, la fleur du cerisier (*sakoura* (1)), que nous considérons comme la reine des fleurs,

(1) *Prunus pseudo-cerasus*. — Une fameuse poésie de Motoori Norinaga, le grand érudit du XVIII^e siècle, chante ainsi la beauté de cet arbre :

« Si l'on m'interroge

ne ressemble pas à celle du cerisier européen. Notre cerisier porte des rameaux de fleurs roses aussi belles qu'abondantes, qui couvrent le ciel du printemps, mais dont le fruit n'existe pour ainsi dire pas. De même, notre *hototoghiçou* (1), qu'il faut bien traduire en français par « coucou », est un oiseau particulier, gros comme une grive, et qui, en été, pousse des cris aigus et plaintifs (2).

Au demeurant, lorsqu'on écrit dans une langue autre que la sienne, il faut bien se contenter de viser plutôt à être compris qu'à obtenir l'élégance du style. Je termine donc en demandant une bienveillante indulgence.

Sur le cœur du Yamato
Aux îles déployées,
C'est la fleur du cerisier des montagnes
Qui dégage son parfum sous le soleil matinal. »

(1) *Cuculus poliocephalus*. — Un grand poète du ix^e siècle, Hitomaro, le célèbre en ces termes :

« Sur un bassin de mon jardin,
Les vagues de glycine s'agitent.
Cher hototoghiçou de la montagne.
Quand veux-tu venir chanter ? »

(2) Même observation pour d'autres animaux, comme le *kawazou* (une espèce de grenouille), le *karaçou* (corneille du Japon) ; pour d'autres plantes, comme l'*açagao* (liseron), etc...

LES ZOUÏ-HITSOU

La littérature japonaise possède une catégorie spéciale d'ouvrages qu'on appelle Zouï-hitsou (1). On peut exprimer ce terme, en français, par « littérature impressionniste ». Zouï-hitsou signifie : « suivant le caprice du pinceau », « au courant du pinceau ». Ce titre général indique assez que, dans ce genre d'écrits, on ne trouve ni arrangement, ni ordre. L'auteur note, au courant de la plume, ce qui lui vient à l'esprit sur le moment. Il écrit, au hasard de ses inspirations, les impressions qu'il a éprouvées, les histoires amusantes dont il a été témoin, toutes ses pensées ou observations les plus intimes.

Il ne faut pas confondre le zouï-hitsou avec le *nikki*, ou « journal ». Dans le *nikki*, l'auteur s'attache surtout à consigner les événements quotidiens de sa vie, dans leur ordre naturel. Dans le zouï-hitsou, au contraire, il nous donne les impressions personnelles que lui inspirent certains faits marquants, mais sans ordre chronologique, et, le plus souvent, il néglige d'indiquer la date de ces faits. Il

(1) Ou *Man-pitsou* (même sens).

n'en est pas moins vrai que, d'ordinaire, le zouï-hitsou présente plus d'intérêt pour le lecteur que le nikki : car ce dernier, moins riche d'idées, n'a guère de valeur littéraire que par la grâce du style, tandis que le zouï-hitsou, plus original au point de vue de la pensée, implique aussi plus d'art dans la composition des morceaux variés qui le constituent.

Une des premières choses qu'on remarque dans les zouï-hitsou, c'est le sentiment de la nature. On sait que les Japonais aiment à la contempler. Que le paysage soit charmant ou désolé, ils sont heureux de le regarder longuement. Rejetant tout souci, ils s'en vont, plongés dans la méditation, souvent pendant une journée entière. Il n'est donc pas étonnant que le sentiment de la nature tienne une large place dans un genre littéraire qui a pour but de décrire les impressions du moment.

D'un autre côté, quand l'auteur passe son temps à méditer chez lui, le passé revient à sa mémoire et sa pensée se porte aussi vers l'avenir. Des expériences acquises au cours de son existence, il tire des préceptes de conduite, des maximes, des conseils destinés à faciliter le chemin que d'autres auront à parcourir. Il précise aussi ses opinions sur la vie humaine, sur le dernier jugement, sur la vie à venir. Ces préceptes et ces opinions dépendent naturellement de la doctrine philosophique que l'auteur a préférée et approfondie. Si c'est un bonze savant, il exposera les idées bouddhiques ; si c'est un admirateur de Lao-Tseu, il nous enseignera les conceptions du taoïsme.

Cependant, d'une manière générale, le but de l'auteur n'est pas de moraliser. Le lecteur pourra suivre ou rejeter ses conseils ; il ne songe pas à les lui imposer comme une règle inflexible. En effet, le zouï-hitsou n'est pas un ouvrage philosophique proprement dit ; ce sont de simples réflexions que l'auteur soumet au jugement du lecteur. Aussi, tandis qu'un chapitre détaché d'un livre de philosophie perdrait beaucoup de sa valeur et de son intérêt, un chapitre de zouï-hitsou, pris à part, est toujours amusant à lire.

Mais le côté le plus intéressant des zouï-hitsou, c'est le tableau de la société dans laquelle vivait l'écrivain, et qu'il accompagne de ses appréciations personnelles (1). Nous y retrouvons les mœurs anciennes, les états sociaux, les idées dominantes de chaque époque ; et à cet égard, le zouï-hitsou vaut mieux parfois que les documents historiques. Il éclaire les diverses phases de la civilisation d'une lumière d'autant plus vive que l'auteur, étant à l'abri des représailles par suite du caractère intime de ces notes privées, a pu dire plus franchement ce qu'il pensait sur des événements dont les historiens proprement dits ne devaient parler qu'avec une extrême prudence (2).

Enfin, un zouï-hitsou nous permet, mieux que tout autre ouvrage, de pénétrer le caractère de son auteur. Une

(1) On en trouvera de nombreux exemples dans le Makourā no Soshi.

(2) Voir, par exemple, le chapitre vii du Hojoki.

femme savante, recherchée dans le monde, montrera son caractère orgueilleux, dédaigneux des hommes. Un ermite pessimiste nous exposera sous le jour le plus sombre les moindres événements, les plus petites difficultés. Un bonze souple et malin se moquera de la vie.

Nombre de zouï-hitsou n'étaient pas destinés à la publicité : les titres qu'ils portent leur furent donnés plus tard par des lecteurs. Comme l'auteur écrivait pour lui-même, on trouve nécessairement dans ses pages des idées plus ou moins libres et des opinions un peu outrées, parfois même utopiques. Mais ces réflexions dépourvues d'artifice sont précisément ce qui fait pour nous le prix des zouï-hitsou.

Ce genre particulier n'a pas d'équivalent exact dans la littérature française. Cependant, divers ouvrages analogues, comme les *Mémoires* de divers écrivains, les *Pensées* de Pascal, les *Maximes* de La Rochefoucauld, les *Lettres persanes* de Montesquieu, etc., peuvent être regardés comme des zouï-hitsou. Il est même fort curieux de retrouver, bien des fois, exactement les mêmes réflexions dans les zouï-hitsou japonais et dans les ouvrages correspondants de la France.

Les zouï-hitsou sont très populaires au Japon. Un des premiers en date est le Makoura no Soshi, composé par une dame d'honneur de la cour de Kyoto, Sei Shonagon, vers l'an 1000. A partir de cette époque, on voit se multiplier les écrits de ce genre ; car il semblait facile

de faire des ouvrages où l'on s'amuse à noter ses pensées sans être astreint aux difficultés de la composition. Un autre zouï-hitsou très connu est le Hojoki, écrit par l'ermite Kamo Tchomei, en 1215. Enfin, un troisième zouï-hitsou fameux dans l'ancienne littérature est le Tsouré-Zouré-Gouça, composé vers le milieu du xiv^e siècle par le bonze Kennkô. C'est une étude sur la vie, le caractère et l'œuvre de ces trois auteurs que j'ai choisie pour sujet de cette thèse.

Mais des trois zouï-hitsou que je viens de mentionner, le Tsouré-Zouré-Gouça est le plus intéressant par la fécondité des idées comme par la beauté du style. Né au temps des grandes guerres intestines du Japon, Kennkô avait subi des influences très diverses, et son caractère est fort discuté par nos critiques nationaux. Kennkô et son ouvrage seront donc l'objet principal de ce travail.

PREMIÈRE PARTIE

YOSHIDA KENNKÔ ET LE TSOURÉ-ZOURÉ-GOUÇA

CHAPITRE PREMIER

VIE DE KENNKÔ (1).

Tout écrivain étant soumis aux influences de son temps, il convient, avant d'exposer la vie de Kennkô, de rappeler d'abord l'état politique et social de son époque.

Sei Shonagon avait vécu pendant une période de paix pro-

(1) Sources principales :

Nakazono Kimikata, *Le Enntai Rêki* (xiv^e siècle).

Bonze Séitétson, *Le Séitétson Monogatari* (même époque).

Anonyme, *Le Ghenntei Bounço* (même époque).

Kennkô, *Le Kashou*, « Recueil privé » des poésies de Kennkô.

Mito Mitsoukouni, *Le Dai Nihon Shi*. « Grande histoire du Japon. »

Anonyme, *Le Ourabé Kennkô Denn*. « La vie d'Ourabé Kennkô » (xvii^e siècle).

Hattori Soshô, *Le Kennkô Hôshi Dennki*. « Bibliographie de Kennkô » (xviii^e siècle).

fonde, à cette cour de Héian qui cherchait son plaisir dans les concerts, les concours de belles-lettres et autres divertissements délicats : le Makoura no Soshi nous montre donc courtisans et dames d'honneur passant leur existence dans les plaisirs frivoles. Komo Tchômei avait vu les grandes guerres civiles des Minamoto et des Taïra ; après la chute de ce dernier clan à la bataille navale de Danno-oura, il avait vu le pouvoir aux mains de Yoritomo, le premier Shôgoun, tandis que bientôt celui-ci soulevait le mécontentement de son jeune frère Yoshitsouné et des restes de la famille vaincue ; et en présence de tous ces troubles civils, Tchômei était devenu profondément pessimiste.

Quand Kennkô naquit, en 1283, c'était au moment de la grandeur du gouvernement de Kamakoura. Hojo Tokimouné venait de repousser, en 1281, à Tsoukoushi (1), les cent mille soldats de Ghenn (2) ; toute la puissance appartenait aux régents Hojo, qui l'exerçaient au nom des Shôgouns ; l'empereur n'avait plus aucune autorité réelle. C'est à ce moment que la régence fut occupée par Takatoki, un enfant qui ne pouvait se faire obéir. L'empereur Go-daïgo, aidé de l'ex-empereur Go-ouda, essaya alors (1324) de renverser les Hojo et de reprendre le pouvoir ; mais l'entreprise fut découverte, et deux seigneurs, Hino

(1) Dans la partie sud de l'île de Kiouhou.

(2) Une immense flotte, qu'on appelle avec raison « l'Armada de l'Asie », et qui avait été envoyée par Koublai-Khan pour conquérir le Japon.

Soukétomo et Foujiwara Toshimoto, furent emmenés à Kamakoura et conduits au supplice. L'ex-empereur Go-ouda, désespéré, tomba malade et mourut bientôt (1324). En présence de cette mort imprévue de son maître, Kennkô, qui était alors commandant de la garde de gauche (1), comprit qu'il ne pouvait aspirer désormais à une plus haute situation ; il sentit toute l'incertitude de la vie humaine, renonça au monde, se fit bonze, et décida de voyager à travers le Japon.

Pendant son absence de Kyoto, l'empire subit des changements extraordinaires. Nombre de généraux, partisans de l'empereur, étaient accourus pour soutenir sa cause, parmi lesquels le prince Morinaga, Kouçounoki Maçashi-ghé, Nitta Yoshiçada et Ashikaga Takaouji. L'armée impériale fut partout victorieuse, et, la deuxième année de l'ère Shokéi (1333), Nitta Yoshiçada s'empara de Kamakoura, où Takatoki trouva la mort. Dès lors, l'empire était de nouveau aux mains de l'empereur Go-daïgo. C'est ce qu'on appelle la restauration de Kemmbou (2), du nom de l'ère qui fut alors adoptée. Mais l'empereur ne sut pas distribuer avec impartialité les récompenses et les châtiments : craignant la puissance des généraux, il donna les fiefs de préférence à des nobles qui n'avaient rien fait pour cette reprise du pouvoir. Les généraux, mécontents, voulurent revenir à un gouvernement shôgounal ; et l'un des plus

(1) *Sahioé no Souké.*

(2) *Kemmbou no Tchoukô.*

ambitieux, Ashikaga Takaouji, saisissant l'occasion, vint envahir la capitale, la première année de l'ère Ennghenn (1336).

Kennkô, qui était rentré à Kyoto après la restauration, se réfugia alors dans une petite maison sur la montagne de Kounimi. L'armée impériale eut cette fois le dessous ; Kouçounoki Maçashighé et Nitta Yoshiçada moururent tour à tour ; l'empereur dut s'enfuir et s'enferma dans un château-fort de Yoshino, sur une montagne escarpée. La dynastie qu'il représentait fut dès lors appelée la dynastie du Sud (1), par opposition à la dynastie du Nord (2) qu'établit Ashikaga Takaouji, en faisant monter sur le trône de Kyoto un prince impérial qui fut l'empereur Kômyô. Cette scission devait persister jusqu'à la neuvième année de l'ère Ghenntokou (1392), où l'empereur Go-Kaméyama (3), de la dynastie du Sud, transmit les trésors sacrés à l'empereur Go-Komatsou (4) de la dynastie du Nord, en l'appelant son fils et en cimentant ainsi la réconciliation des deux dynasties. Durant cette époque de troubles, Kennkô, n'oubliant pas les faveurs de l'ex-empereur Go-ouda, fut toujours pour la dynastie du Sud. Il était souvent appelé au palais de Yoshino ; et c'est ainsi qu'en 1348, l'empereur Go-daïgo étant tombé malade, il passa plusieurs mois auprès de lui, pour

(1) Nantchô

(2) Hokoutchô.

(3) 1369-1392.

(4) 1383-1412.

prier le Bouddha d'apaiser ses souffrances. Cependant, il n'était pas un adversaire déclaré de la dynastie du Nord : plus d'une fois il se rendit à la cour de l'empereur Kômyô pour assister à la réunion des poètes. Nous verrons, en effet, qu'il n'aimait pas les difficultés et qu'il n'avait pas un caractère très rigide.

Maintenant que nous l'avons replacé dans son milieu, étudions notre auteur lui-même.

Yoshida Kennkô naquit à Kyoto la sixième année de l'ère Annko (1283), sous le règne de l'empereur Go-ouda. Ses ancêtres descendaient du prince Foujiwara no Kamatari. Son père, Ourabé Kanéaki, était gardien du temple shintoïste de Yoshida, près de Kyoto. Il eut trois fils, Djienn, Kanéo et Kanéyoshi. Ce dernier, lorsqu'il se rasa la tête, changea son nom en lui donnant la prononciation chinoise : *Kennkô*. On aurait dû l'appeler Ourabé Kennkô, étant donnée sa famille ; mais comme il habitait à Yoshida, il fut connu sous le nom de Yoshida no Kennkô, « Kennkô de Yoshida ».

Le jeune Kanéyoshi montra une intelligence précoce. Il aimait beaucoup la littérature japonaise, et se faisait remarquer aussi par son talent calligraphique. Dès l'âge de douze ans, il étudiait les classiques chinois, surtout la philosophie de Rôshi (Lao-Tseu). Nous verrons, en analysant le Tsouré-Zouré-Gouça, combien il aimait cette doctrine. En même temps, avec son frère Kanéo, il se livrait avec ardeur à l'étude de la poésie japonaise. C'est ainsi

que, dans la deuxième année de l'ère Ennkêi (1309), sous le règne de l'empereur Hanazono (1), il fit, sous le titre de *Shinn-yêi-Bourouï*, un recueil en quinze volumes des poésies de l'âge des dieux. Cet ouvrage lui valut d'être élevé au sixième rang à la cour et d'être nommé Sama-no-Souké, sous-chef des écuries de gauche. Peu après, il devenait Kourando, secrétaire du palais. L'ex-empereur Go-ouda (il avait abdiqué en 1287) appréciait beaucoup son talent et le nomma Sahiôé-no-Souké, commandant de la garde de gauche. Les empereurs retirés gardaient toujours en mains les rênes du gouvernement, et souvent même avaient plus de puissance que l'empereur régnant lui-même. C'était le cas de Go-ouda, empereur d'une rare intelligence, et ce fut donc une bonne fortune pour Kennkô de se trouver sous sa protection. L'histoire ne nous dit rien de ce que fit Kennkô pendant cette période de sa vie ; mais tout porte à croire qu'il n'était pas encore le poète pessimiste que nous rencontrerons dans la suite, et qu'il était plutôt gai et ambitieux. Egalemeut versé dans la littérature chinoise et dans la littérature japonaise, ses talents de lettré ne pouvaient que lui valoir des succès à la cour. Il était aussi habile escrimeur au sabre et bon archer, comme en témoigne l'anecdote suivante racontée dans le VIII^e volume de l'Enntai-Réki (2) : « A côté de la Porte de Haghi, on aper-

(1) 1309-1318.

(2) Chronique composée par le premier ministre Nakazono Kimi-akta (1279-1349).

cut deux oiseaux étranges. Le seigneur Kanéyoshi, prenant un arc solide, tua ces deux oiseaux en leur perçant le corps. L'un d'eux, ressemblant à un canard sauvage, avait des plumes noires ; l'autre, pareil à un faucon, était tout rouge. Médecins et savants examinèrent ces oiseaux de près ; mais personne ne put dire leur nom. » La date (1) de ce récit nous montre que Kennkô avait alors 26 ans.

Il se rasa la tête à 42 ans, dans la deuxième année de l'ère Séitchou (1325), peu après la mort de l'empereur Go-ouda (1324). L'histoire ne nous apprend rien de ce qu'il fit dans l'intervalle. Mais je pense qu'étant jeune encore, et son talent poétique le faisant estimer à la cour, il dut avoir quelques aventures amoureuses. C'est pendant ce temps sans doute qu'il apprit à connaître toutes les anciennes coutumes du palais, et qu'il recueillit les anecdotes amusantes que nous trouvons si souvent dans le Tsouré-Zouré-Gouça. N'étant pas marié, il n'ignora pas les relations qui existaient alors entre courtisans et dames d'honneur. Cela peut nous expliquer certains passages de son œuvre, qu'il serait difficile de concevoir comme étant les paroles d'un religieux. S'il avait été bonze dès son enfance, il n'aurait pu écrire d'une manière si vivante sur des choses auxquelles les bonzes sont étrangers. On pense en général que Kennkô s'était tonsuré pour renoncer au monde et que par conséquent il était un bonze convaincu,

(1) 14^e jour du 6^e mois de la 2^e année de l'ère Ennkei (1309).

sérieux, désireux de servir fidèlement le Bouddha (1). Je crois plutôt que s'il se rasa la tête, ce fut pour échapper à l'attention de ses contemporains. Ayant été un fidèle sujet de l'empereur pendant les guerres civiles, il aurait pu être exposé ensuite, comme laïque, aux persécutions des Ashikaga ; sa connaissance du bouddhisme lui fournit le moyen de se faire prêtre et d'éviter ces ennuis.

En tous cas, après la mort de l'ex-empereur, il ne pouvait plus espérer une haute situation au palais ; et d'ailleurs le malheur qui venait de frapper son maître ne pouvait qu'assombrir sa conception de la vie. C'est pour ces raisons qu'il se fit bonze et qu'il partit en voyage dans l'automne de 1325. Son itinéraire et ses occupations pendant le trajet n'ont pas été recueillis par l'histoire : mais nous pouvons les reconstituer, dans une certaine mesure, en parcourant la collection de ses poésies ; car, aimant beaucoup les vers, il en composa sans cesse pour exprimer les sentiments que faisaient naître en lui les divers milieux qu'il traversait. Je pense qu'il alla par la province d'Ohmi et par la grande route de Kiço, jusqu'à Moutsou (département actuel d'Aomori), qu'il visita le fameux paysage de Matsou-Shima (2) et qu'il revint à Kyoto par la grande route du Tokaïdo, dans la deuxième année de Kennbou (1335). Voici quelques poésies qui me semblent démontrer ce trajet. Tout d'abord, les

(1) C'est l'opinion de Mouro Kiouço et de bien d'autres.

(2) Un des trois paysages célèbres du Japon (*San kô*), qui sont Matsou-Shima, Itsoukou-Shima, et Ama-no-Hashidatê.

vers suivants : « Je vais teindre la manche de mon vêtement plus rouge que les feuillages rougis par la rosée sur la montagne de Kiço. » Il résulte bien de là qu'il était allé à Kiço ; et on en peut conclure aussi qu'il s'y trouvait en automne : on croyait en effet que c'est la rosée qui fait rougir les feuilles aux premiers froids (1) ; au printemps ou en été, il ne se serait pas exprimé de cette manière. Sur la montagne de Kiço, il habita, à l'endroit nommé Oçaka, une petite maison tranquille qui lui plut beaucoup, et où il passait son temps à prier le Bouddha. Mais un jour, le gouverneur de la province, chassant le cerf, vint de ce côté avec sa suite ; Kennkô, ennuyé, abandonna cette demeure en laissant les vers suivants : « Cet endroit encore n'est qu'au monde humain : cherchons une demeure perdue dans les montagnes, où on puisse passer son temps à la méditation. » Quand il était à Moutsou, comme il faisait très froid la nuit, il composa cette poésie : « Tôsou, dans Mitchinokou (2), produit des nattes célèbres : on pourrait bien m'en donner une pour me protéger contre le froid du voyage. » J'ai dit qu'il était allé aussi à Matsou-Shima ; et en effet, nous avons de lui un chant où, regardant la lune sur la mer, il s'écrie : « Sur la plage de Matsou-Shima, il n'y a point de pêcheurs

(1) Une vieille poésie dit, en effet :

• Est-ce la rosée qui teint ainsi
Les feuilles des arbres pendant la nuit ?
Chaque matin je les trouve
Encore plus rougies que la veille. »

(2) Nom ancien du département d'Aomori.

qui puisent l'eau salée : je suis triste en contemplant la lune qui erre au gré des vagues, sans compagnon. » Lorsqu'il rentra à Kyoto, il apprit que nombre de parents et d'amis étaient morts pendant son absence ; il exprima alors sa mélancolie par ces vers : « Je n'ai pas beaucoup d'amis pour causer : je voudrais pouvoir faire revivre les temps passés. » La même année (1335), il fut appelé au palais pour la réunion des poètes, où il composa une poésie que nous possédons, et qui, bien que peu intéressante en elle-même, offre cependant quelque importance en nous montrant qu'il y assistait.

Dans la troisième année de l'ère Kemmô (1336), le gouvernement de l'empereur Go-daïgo restauré fut attaqué par Ashikaga Takaouji, et Kyoto devint un champ de bataille. Kennkô, qui ne pouvait supporter ce tumulte, quitta la capitale pour se réfugier sur la montagne de Kounimi, avec son disciple Jakoukan et un jeune homme du nom de Miôshô-Marou. Je pense que c'est à cette époque qu'il commença son Tsouré-Zouré-Gouça, pour des raisons que j'expliquerai plus loin. Il changea d'ailleurs bientôt de domicile, pour s'installer tour à tour dans les provinces de Ki-i et de Yamato. La maison qu'il occupa ensuite à Abéno, dans la province de Settsou, le fixa plus longtemps. Il y fabriquait, avec ses disciples, des nattes qu'il vendait à Kyoto. Cependant, il passa la plus grande partie de ses jours à étudier le bouddhisme et à en instruire ses élèves.

Lorsqu'il eut atteint 61 ans, dans la quatrième année de

Kôkokou (1343), il revint de nouveau à Kyoto. C'est non loin de cette capitale, à Narabi-gaoka, qu'il érigea sa pierre tombale, sur laquelle il grava ces vers : « Je voudrais bien mourir parmi les fleurs de Narabi-gaoka ; combien de printemps pourrai-je passer dans cette demeure favorite ? » On peut supposer que son désir était de terminer sa vie en ce lieu. Cependant, le douzième jour du huitième mois, son frère Kanéo ayant commis un sacrilège, Kennkô dut s'occuper d'obtenir la grâce du coupable. En même temps, il était sans cesse appelé au palais de Yoshino pour la maladie de l'empereur Go-daïgo. Kennkô, qui avait renoncé à la vie et qui s'était épris de la solitude, avait le dégoût de toutes ces affaires du monde : il repartit en voyage à Iga, Icé, etc. Pendant la troisième année de Shohéi (1348), il occupa une petite maison à Ogoura, une colline près de Kyoto, avec le poète Ton-a (1292-1376), qui devait être compté avec Jôbenn, Kéi-oun et Kennkô lui-même, comme un des « quatre rois célestes » (1) de la poésie de ce temps. Cette réunion de poètes attirait à la demeure de Kennkô beaucoup de nobles et de seigneurs du palais. C'est là qu'il expliquait et critiquait le Shinn-Kokinshou, le Recueil de poésies japonaises compilé par Foujiwara Téika en 1204. C'est là encore qu'il choisit lui-même, avec l'aide de ses confrères, les poésies qui devaient composer le Shinn-Cenn-Zaishou.

En même temps, attiré par l'empereur Kômyô, il vint

(1) *Shi-tennô*, épithète empruntée à la mythologie hindoue.

souvent au palais de Kyoto pour y prêcher ou pour composer des poésies japonaises ; mais finalement, comme il n'aimait pas la dynastie du Nord, il s'éloigna de ce palais et vint habiter le village de Naho, dans la province d'Iga. Le deuxième mois de la cinquième année de l'ère Shokêi (1350), il tomba gravement malade. L'empereur Komyo lui envoya le médecin du palais, Waké Kiyoyouki, avec des cadeaux (argent et aliments). Kennkô répondit au messenger de l'empereur : « Le déménagement pour l'autre vie est le bonheur pour un bonze, et je n'ai besoin ni d'argent ni de repas. Mais je n'en suis pas moins reconnaissant de l'insigne faveur de l'empereur. » Il distribua l'argent et les aliments aux pauvres du village, et refusa de prendre des médicaments. Le 15 de ce mois, il mourut paisiblement. On admira beaucoup le désintéressement avec lequel il avait refusé de recevoir de l'argent de la dynastie illégitime. Les nombreux passages de ses écrits où il fait l'éloge de la dynastie du Sud montrent assez pourquoi, s'il avait souvent fréquenté les réunions de poètes et les concerts du palais de Kyoto pour son agrément, il ne voulut cependant pas recevoir avant sa mort un secours pécuniaire de cette dynastie. Quand on apprit à Kyoto la triste nouvelle, l'empereur Kômyo (1336-1348) et l'ex-empereur Soukô exprimèrent leurs regrets de voir disparaître le meilleur poète de l'époque. Ils envoyèrent des prêtres fameux du temple Enryakouji pour les funérailles¹, auxquelles assistèrent beaucoup de nobles et même le premier ministre Nijô-Yoshi-

moto. L'empereur conféra aussi au poète, comme titre posthume, la haute dignité ecclésiastique de *Gon-Çozou*. Son corps fut enseveli dans le temple Kokou-Bounji de la province d'Iga, le 18 du mois.

Kemkô avait écrit beaucoup d'ouvrages, dont voici la liste :

D'abord, cinq ouvrages qui n'existent plus aujourd'hui, mais dont des fragments se trouvent dans divers auteurs :

Le SHINN-ÉI-BOUROUI, 15 vol., un recueil de poésies de l'âge des dieux, choisies avec le concours de ses deux frères.

Le SHIMPOU-WAKI, 3 vol., probablement l'histoire ancienne du Japon, à en juger par le titre.

Le WÔJÔ-DENN, 1 vol., contenant sans doute les opinions de l'auteur sur la vie et la mort.

Le JAKOUKÔ-JÔDÔ-ROKOU, 1 vol., considérations sur le bouddhisme.

Le AKIMOTO-TCHOUNAGON-KI, 1 vol., histoire d'Akimoto, un seigneur qu'il aimait beaucoup. Cet ouvrage fut composé dans un temple du mont Hiéi, la quatrième année de l'ère Shohéi (1349).

Voici maintenant ceux qui nous sont parvenus :

Le TSOURÉ-ZOURÉ-GOUÇA, 2 vol. C'est l'ouvrage que je vais étudier ci-dessous plus longuement. En effet, dans ce livre d'esquisses sans ordre, qui n'était pas destiné à la

publication, mais où il a noté ses impressions, ses conseils, les anecdotes du temps, etc., au caprice de la plume, le caractère de l'auteur apparaît plus clairement que dans ses autres écrits.

Le NÉZAMÉ-NO-KI, le « Livre du réveil », c'est-à-dire, le réveil de l'homme qui a été longtemps trompé par la vie et qui comprend enfin la vérité religieuse. Ce sont des conseils touchant le confucianisme, le bouddhisme et le taoïsme. L'ouvrage fut composé dans le temple Ago-Myo-jinn, pendant la quatrième année de l'ère Shôhêi (1349), un an avant la mort de l'auteur. Dans cet ouvrage, Kennkô met en ordre les préceptes qui se trouvaient déjà épars dans le Tsouré-Zouré-Gouça et qu'il arrange d'une manière systématique pour prêcher sérieusement sa doctrine.

Enfin, à côté de ces œuvres en prose, le KASHOU, recueil des poésies de Kennkô, en 1 volume. Dans ces vers, Kennkô s'éloigne plutôt du style trop orné de son temps pour imiter le genre du Kokinnshou. Beaucoup d'entre ces poésies mettent bien en lumière la doctrine du bouddhisme, en même temps que le pessimisme modéré de l'auteur.

CHAPITRE II

LE TSOURÉ-ZOURÉ-GOUÇA.

Dans le chapitre précédent, nous avons étudié la vie de Kennkô Hôshi en la plaçant dans son milieu historique. Avant d'aborder maintenant l'examen de son caractère, je dois d'abord faire connaître son œuvre principale, le *Tsouré-Zouré-Gouça*. Ce livre, écrit au caprice de la plume, selon les impressions quotidiennes de son auteur, nous les donne, telles qu'il les éprouve, sans aucun fard, mais toujours sous une forme élégante et variée.

Nous y découvrons ses idées, ses goûts, ses jugements, et nous pouvons acquérir ainsi une idée assez exacte de sa personnalité, qui se voile au contraire dans son *Nézané-no-ki*. Ce travail secondaire n'est en effet qu'un ouvrage de propagande bouddhique, où l'individu disparaît derrière des préceptes moraux et des réflexions philosophiques.

Voyons d'abord d'où vient le nom de *Tsouré-Zouré-Gouça*. Les commentateurs anciens voulaient que Kennkô lui-même eût réuni sous ce titre les morceaux épars qui forment le recueil. D'après eux, il aurait emprunté cette dénomination aux premières lignes de l'ouvrage : « Pour abrégé les longues journées d'ennui, je m'assieds à ma

table à écrire et m'amuse à noter toutes les idées qui me viennent à l'esprit. C'est une occupation qui me distrait énormément ». D'où, Tsouré-Zouré (ennui), Kouça (herbes) ; donc : « Herbes de l'ennui », ce qui veut dire, par un joli symbole, que ses idées levèrent, dans son ennui, comme l'herbe dans un chemin délaissé. Des écrivains, tels que Hayashi Dôshoun, Dazaï Tsounéhira, etc., tombèrent d'accord à ce sujet. Plus formel encore que ses prédécesseurs, Kitamura Kigin (1624-1705), dans la critique approfondie (1) qu'il fit du Tsouré-Zouré-Gouça, soutient cette opinion en citant à l'appui un passage du livre même. « Kennkô, dit-il, dans le chapitre CXVI de son Tsouré-Zouré-Gouça, écrit ceci : Autrefois, on ne se mettait point en peine pour donner aux ouvrages, comme aux temples ou aux personnes même, des noms propres recherchés, et on adoptait ceux qui étaient simples et faciles à trouver. De nos jours, c'est tout le contraire, et nous délibérons longuement pour inventer des noms qui donnent une haute idée de notre érudition. C'est ridicule. A quoi bon chercher des noms compliqués?... Kennkô appliqua ses principes à son ouvrage, et prit tout simplement comme titre quelques-uns de ses premiers mots ».

Des recherches plus récentes, telles que celles de M. Hemmi Nakaçabourô, professeur à l'école des hautes études de la littérature japonaise (2), ont démontré qu'on a

(1) Voir son *Boundan Shô*, p. 2.

(2) La Kokougakou-inn-Daigakou, à Tokio.

attribué à tort à Kennkô, qui n'avait pris la plume que pour se distraire, l'idée de publier ses pensées et que ce furent Imagawa Ryoshounn (1324-1420), daïmio épris de belles-lettres, et Mioshô-Marou, ancien disciple de Kennkô, qui réunirent et publièrent les pages éparses où s'étaient fixées les réflexions du solitaire. Kennkô avait écrit seulement pour ses disciples et pour ses amis, sans songer à répandre autrement ses idées.

Les critiques modernes arrivèrent à cette conclusion en parcourant le seul document historique de cette époque, l'Enntaï Réki, dont le 18^e volume présente le passage suivant, daté du deuxième mois de la première année de l'ère Kan-wo (1350) : « Après la mort de Kennkô Hôshi, on ne trouva dans sa maison qu'un Hoké-Kyô (livre sacré bouddhique) écrit par un calligraphe ancien, un Roshi-Kyô (livre sacré taoïste) de sa propre main, deux volumes du Ghennji-Monogatari (1), deux volumes d'histoire de l'antiquité, deux paquets de papiers de rebut, deux habillements noirs complets, un lit avec la couverture et l'oreiller, quelques tasses et quelques assiettes ». Ainsi, le Tsouré-Zouré-Gouça n'est même pas mentionné dans cette liste.

Aidés par un autre document datant du milieu du xviii^e siècle, les « Gravures annotées du tombeau de Kennkô », d'Icê Téijo, ces mêmes critiques découvrirent de quelle

(1) *L'Histoire de Ghennji*, célèbre roman de Mouraçaki Shikibou.

manière notre Zouï-hitsou parvint à la connaissance du public.

« On ignorait autrefois, dit cet ouvrage, que Kennkô avait laissé le Tsouré-Zouré-Gouça. Cependant, Imagawa Ryoshoun avait pris comme domestique Miôshô Marou, le disciple de Kennkô. Un jour, comme Imagawa demandait à Miôshô si, en mourant, son maître n'avait pas laissé quelques poésies ou romans, celui-ci répondit : « Son cahier de poésie japonaise, ainsi que tous les papiers sur lesquels il écrivait, étaient collés contre les cloisons de sa maison. J'en ai gardé moi-même quelques-uns comme souvenir . » Imagawa, voulant recueillir ces précieuses feuilles, dépêcha Miôshô Marou au temple Ishinn-inn, de Yoshida, et Iyonô Tarô, son propre serviteur, homme qui avait des lettres, à la maison d'Iga. Une cinquantaine de pages de poésies furent trouvées dans cette dernière, tandis qu'on découvrit le Tsouré-Zouré-Gouça, collé en partie au mur de la maison de Yoshida, ou jeté au hasard sur les pages dédoublées de livres quelconques. Imagawa, secondé par Miôshô Marou, classa soigneusement le tout, et, ajoutant à cette collection les pages que s'était réservées Miôshô Marou et celles que possédait le seigneur Nijô, il forma ainsi deux volumes de poésie, et deux volumes du *Tsouré-Zouré-Gouça*. Comme ils furent charmés, dès les premières lignes, par l'expression gracieuse et amusante du *Tsouré-Zouré*, ils la donnèrent comme titre à notre recueil. »

On a donc été amené à conclure de ces documents historiques que, si Kennkô a bien écrit son œuvre, au moins a-t-elle été groupée et coordonnée par Imagawa Rioshoun et Miôshô Marou ; et que, puisqu'il n'avait même pas songé à publier ses écrits, à plus forte raison ne pouvait-il en avoir choisi lui-même le titre. La littérature japo-

naise nous offre beaucoup d'ouvrages ayant pour titre quelques-uns des caractères de leurs premières lignes, comme le Takétori-Monogatari (1), le Konjakou-Monogatari (2), etc.

Je voudrais à présent essayer de déterminer vers quel moment fut écrit le Tsouré-Zouré-Gouça. Jamais Kennkò, qui jetait rêveries et réflexions au hasard des caprices de sa pensée, non en vue de la postérité, mais pour lui-même, n'eut l'idée de dater une seule des nombreuses pages dont il avait orné ses murs. D'ailleurs, à cette époque, les auteurs se souciaient peu de dater leurs écrits, et en dehors du Hôjôki de Kamo Tchôméi, nous ne trouvons pas une seule mention de ce genre. Notre tâche serait donc malaisée si l'ouvrage lui-même ne nous offrait, par chance, quelques point de repère, au moyen desquels nous arriverons à préciser assez exactement vers quelles années le moine charmait ainsi sa solitude.

Dans le chapitre XXXIII du tome I^{er}, Kennkò nous dit : « Lorsque le palais impérial fut achevé, quantité de personnes vinrent s'assurer s'il était bien bâti conformément aux anciennes coutumes... ». Le palais dont il est ici ques-

(1) « Histoire du coupeur de bambous », petit conte de fées écrit par un auteur inconnu au commencement du x^e siècle. Le récit commence en effet, par la phrase suivante. « y avait autrefois un vieillard du nom de Takétori (« coupeur de bambous »).... »

(2) « Récit d'autrefois », recueil d'historiettes amusantes composé par Minamoto Takakouni (qu'on appelle le daïnagon d'Ouji), vers le milieu du x^e siècle. Toutes ces anecdotes commencent par les mots « Autrefois, il y avait (Konjakou).... »

tion fut construit au printemps de la première année de Kemmbou (1334) (1) et fut incendié le premier mois de la troisième année de la même ère (1336). De la façon dont notre auteur en parle, il ressort clairement que ces lignes furent écrites peu après la cérémonie d'inauguration, et, par suite, nous ne sommes peut-être pas très éloignés de la vérité en faisant remonter à 1332 ou 1333 le début de son zouï-bitsou, au moment où la guerre civile, un instant apaisée, rendit Kyoto presque habitable, et permit à Kennkô de cesser ses voyages pour prendre la plume.

Sans doute objectera-t-on que Kennkô, ayant traité les sujets les plus variés, et ayant abandonné pêle-mêle les pages blanches où sa pensée s'était fixée, son œuvre fut arbitrairement classée, de telle sorte que les 32 chapitres précédant celui dont nous venons de parler pouvaient lui être postérieurs. Mais il ne faut pas oublier que Miôshô Marou, disciple fervent de Kennkô, aida lui-même Imagawa dans la coordination du manuscrit et que sa mémoire fidèle s'efforça d'en rétablir les parties diverses dans leur ordre d'origine. D'un autre côté, l'habitude même qu'avait le moine, faute du papier blanc nécessaire, de fendre par le milieu les pages doubles de nos livres japonais pour y coucher ses idées, donne une suite naturelle à la plus grande partie de l'ouvrage, comme le prouvent de façon

(1) D'après la chronologie du Japon, du professeur Tanahashi, p. 192.

évidente les chapitres I à IV (1), V à IX (2), X à XII (3), etc., où les sujets ont entre eux un lien visible.

Par le chapitre 203, du tome II, nous voyons que le Tsouré-Zouré-Gouça, commencé vers 1333, était encore en cours en 1336. Kennkô nous rapporte, en effet, une anecdote sur le seigneur Kimiaki, vice-ministre du palais impérial. Kimiaki ayant été promu à cette fonction le cinquième mois de la troisième année de l'ère Kemmbou (1336), le chapitre 203 fut donc nécessairement écrit après cette date. Enfin, dans le chapitre 237, un des derniers, nous constatons que trois années plus tard, l'œuvre était sûrement terminée. Nous y lisons que « quand le présent empereur habitait encore le palais du prince héritier », Kennkô s'était rendu à ce palais. Mais de quel empereur s'agit-il ici ? A cette période troublée du xiv^e siècle, deux maisons impériales se disputaient le pouvoir, et le bonze lettré était également bien reçu dans les deux cours. Toutefois, s'il consentit, comme nous l'avons vu, à se rendre de temps à autre au palais de Kômio, de la dynastie du Nord, au moins ne voulut-il jamais rien accepter de lui, et il garda à la dynastie du Sud, qui l'avait toujours favorisé, sa fidélité intacte. De plus, il me paraît probable que l'empereur Gô-ouda, père de l'empereur régnant, qui l'avait introduit à la cour, lui avait aussi confié, alors qu'il était un officier de la garde

(1) Dans ces quatre chapitres, Kennkô nous parle de la vie humaine en général.

(2) Cinq chapitres consacrés à montrer la vanité du monde et à conseiller aux jeunes gens de se mettre en garde contre les passions.

(3) Contenant ses opinions sur l'habitation.

impériale célèbre pour ses travaux sur la littérature japonaise, le soin d'enseigner cet art à l'héritier présomptif. D'où les visites qu'il mentionne au palais du prince impérial. Il ne peut donc avoir eu l'idée, en parlant du « présent empereur », que de faire allusion à celui qui était, à ses yeux, le maître véritable, l'empereur Go-daïgo, fils de Gô-ouda. L'empereur Go-daïgo mourut le seizième jour du huitième mois de la quatrième année de l'ère Ennghenn (1) (1339), et puisque Kennkô, qui n'aurait pas manqué de nous entretenir de pareil événement, ne le mentionne même pas, nous arrivons à conclure qu'à cette époque, il avait achevé son Tsouré-Zouré-Gouça.

Mais Kennkô n'aurait-il pas considéré son œuvre comme finie avant cette date ? Je ne le crois pas. J'appuie mon opinion sur ce fait que trente-neuf chapitres succèdent encore à celui où, par une anecdote, il nous fixe la date de 1336, et j'évalue à trois ans environ, deux ans au moins, le temps nécessité par ce travail. Nous sommes ainsi menés aux années 1338 ou 1339, sans toutefois dépasser cette dernière (2).

Les preuves que je viens de fournir démontrent clairement, me semble-t-il, que le Tsouré-Zouré-Gouça fut entrepris vers la deuxième année de l'ère de Shôkéi (1333), lorsque, profitant d'une accalmie des luttes dynastiques, Kennkô vint se fixer à Yoshida, et qu'il fut achevé avant l'automne de la quatrième année de l'ère de Ennghenn (1339).

(1) Voir la chronologie du Japon de M. Tanahashi, p. 192.

(2) C'est-à-dire celle de la mort de l'empereur Go-daïgo.

CHAPITRE III

ANALYSE DU TSOURÉ-ZOURÉ-GOUÇA

Nous venons de nous rendre compte que le Tsouré-Zouré-Gouça, écrit par Kennkô Hôshi, avait été réuni sous ce titre, et en deux volumes, par Imagawa Riôshoun et Miôsho Marou. Ce chef-d'œuvre de la littérature japonaise se divise en 243 chapitres ; il renferme les idées et les opinions de son auteur sur toutes les contingences de la vie humaine. Notre bonze commence ainsi son charmant Zouï-hitsou :

« Pour abréger les longues journées d'ennui, je m'assieds à ma table à écrire et m'amuse à noter toutes les idées qui me viennent à l'esprit. C'est une occupation qui me distrait énormément (1). »

Chap. I^{er} : Les hommes en naissant au monde ont bien des désirs qu'ils veulent réaliser. Le trône du Mikado m'inspire trop de respect pour en parler, et même la dernière feuille du Jardin des Bambous (2) est pour moi quelque chose de surhumain.

(1) En déclarant ainsi qu'il ne prend pas la plume pour moraliser, Kennkô se met en garde contre les attaques possibles de ceux que choqueraient ses opinions.

(2) *Také no Sonofou*. Allusion à l'histoire de l'empereur Bountei, de la dynastie des Kouang, qui fit construire pour ses enfants un palais

Le premier ministre (1) est sans doute remarquable. Parmi les fonctionnaires, ceux qui ont droit à une garde privée (2) sont distingués. Leurs enfants et descendants, bien que tombés dans la misère, gardent toujours la dignité d'autrefois. Les gens de la basse classe se vantent quand la fortune leur est favorable. Mais ces parvenus sont plutôt méprisables.

Personne n'est plus malheureux que le bonze. Sei-Shonagon avait raison d'écrire (3) : « Les bonzes sont regardés comme un inutile morceau de bois... » Cependant ceux qui ont renoncé entièrement au monde pourront avoir des jours plus heureux qu'on ne pense.

Une belle figure et un extérieur élégant sont sans doute des qualités. Mais il faut être aimable à l'égard de tout le monde. Il est regrettable de voir un homme ayant un visage noble et un caractère vulgaire. Notre forme extérieure est une chose naturelle qu'on ne peut pas changer. Mais il serait possible de régénérer l'esprit et le caractère à force de science et d'éducation... »

Le style du Tsouré-Zouré-Gouça rappelle beaucoup celui du Makoura no Soshi et celui du Ghennji monogatari. Cependant Kennkô a plutôt emprunté les matières au pre-

dans un jardin planté de bambous. L'expression « jardin des bambous » désigne donc la famille impériale, dont les princes sont assimilés aux feuilles de la plante.

(1) *Itchi no hito*.

(2) *Les tonéri*.

(3) *Makoura no Soshi*, chapitre IV.

mier de ces ouvrages et les expressions au dernier. C'est ainsi qu'imitant le Makoura no Soshi, il note au fur et à mesure ses impressions telles qu'il les ressent, les choses qu'il admire, celles qui lui déplaisent, celles qu'il juge de mauvais goût, comme nous le pouvons voir aux chapitres CXVII (1), CXIII (2) et LXXII. Dans celui-ci, il énumère précisément ce qui choque son goût avisé, et nous trouvons la liste suivante : trop de meubles dans une chambre ; trop de pinceaux dans une écritoire ; trop de statues sur un autel domestique ; trop de pierres, d'arbres et de plantes dans un jardin ; trop d'enfants et de petits-enfants dans une famille ; trop de paroles quand on se rencontre ; trop se vanter, lorsqu'on prie le Bouddha, du bien qu'on a pu faire. Ne découvrons-nous pas ici une parenté évidente avec le chapitre XIV (3) du Makoura no Soshi : « un chien

(1) Kennkô écrit dans ce chapitre : « On trouve rarement de bons amis parmi les sept catégories de personnes suivantes :

Quelqu'un d'une famille plus noble que la vôtre ;
Quelqu'un de très jeune ;
Quelqu'un qui aime beaucoup la liqueur ;
Une personne robuste qui n'a jamais été malade ;
Un chevalier courageux et hardi ;
Quelqu'un qui a l'habitude de dire des mensonges ;
Une personne avare ».

(2) Il y énumère « les hommes méprisables :

Les hommes, ayant plus de quarante ans, qui se laissent aller à leurs passions ;

Les vieillards qui veulent toujours se mêler aux réunions de jeunes gens ;

Les gens vulgaires qui parlent sans respect à un supérieur ;

Les hommes pauvres qui veulent donner des festins. »

(3) « Des choses tristes ».

qui aboie le jour ; une nasse à poissons au printemps ; un vêtement couleur de prunier rouge aux mois de mars et d'avril ; une maison d'accouchement où l'enfant est mort ; un brasero où le feu n'est pas allumé ; un conducteur qui hait son bœuf ; un savant à qui naît une succession de filles ; une maison où on ne fait pas bon accueil à celui qui a pris un chemin détourné pour venir » ?

D'ailleurs, notre auteur ne cherche pas à cacher la parfaite connaissance qu'il a des œuvres de ses devancières, et il y fait souvent allusion, comme nous avons vu dans le chapitre 1^{er}. De même, au cours de son chapitre XIX (1), après avoir décrit les charmants paysages de l'automne, il s'exprime en ces termes : « Si je décrivais toutes ces choses, je serais obligé de répéter ce que le Makoura no Soshi et le Ghennji Monogatari nous ont déjà si joliment peint. Mais comme il est désagréable de garder ses impressions pour soi, je me suis permis de les noter au courant de la plume... »

Toutefois, Kennkô ne fit pas que des emprunts aux deux célèbres dames d'honneur du xi^e siècle. Son érudition philosophique, qui dépassait de beaucoup la leur, et sa connaissance étendue des classiques chinois et japonais, lui permettaient mieux qu'à elles de puiser abondamment aux sources mêmes. Sa vie, très mouvementée, d'officier de la garde durant les troubles de Hôjô, les vingt années de

(1) Où il décrit les quatre saisons (Voir p. 54).

voyage pendant lesquelles il parcourut presque tout l'empire, lui furent une source d'observations variées, justes et profondes sur les divers domaines de l'état social de son époque ; enfin, devenu moine, il se livra à la méditation bouddhique. Par la diversité de ces événements, il acquit, sur les choses et sur les gens, une expérience mûrie qu'il déversa dans son œuvre et que ne pouvaient avoir ni Sei Shonagon, ni Mouraçaki Shikibou, dont les jours s'écoulèrent paisibles ou joyeux à la cour de Kyoto.

Kennkô n'ignorait pas non plus un autre de ses devanciers, Kamo Tchomei ; et s'il est vrai qu'il n'a pas subi d'influence de sa part, au moins son zouï-hitsou fameux, le Hojoki, comptait-il parmi ses livres de choix. Souvent il le mentionne, soit qu'il le critique, soit, au contraire, qu'il se trarque de son avis, comme dans le chapitre XX où nous lisons : « Un certain ermite, tout en renonçant au monde, a écrit ceci : « Moi-même, qui n'ai rien de cher ici-bas, j'adore et je regrette les belles saisons qui s'en vont ». J'éprouve tout à fait la même impression. » Par ces mots « un certain ermite », Kennkô désignait à coup sûr Kamo Tchomei, car, dans le chapitre XIX de son Hojoki, nous trouvons le passage suivant : « Depuis que j'ai quitté le monde et que j'ai renoncé à moi-même, je n'éprouve ni chagrin, ni peur. Le ciel décidera de mon sort et je m'abandonne comme un nuage qui flotte au firmament. Je n'ai d'autre plaisir que le sommeil léger, et les charmants paysages des saisons forment mon unique désir. »

Parcourons maintenant son ouvrage. De suite, nous voyons qu'il s'est plu surtout à noter ses idées, ses opinions, et nombreux sont les chapitres où nous les relevons. Je cite comme exemples le chapitre IV : « J'aime et respecte ceux qui n'oublient pas les choses de la vie future et qui connaissent bien la voie de Bouddha » (1) ; le chapitre IX : « C'est par la belle chevelure d'une femme que l'homme est le plus attiré. Sa beauté et son caractère se révèlent à nos yeux lorsque nous l'entendons parler. Elle nous enlève nos cœurs en toute occasion, sans le vouloir » ; le chapitre XV : « Rien n'est plus agréable que de courts voyages en n'importe quel lieu. Quand on se promène çà et là, on trouve quantité de choses peu familières, telles que paysages de campagne, villages perdus parmi les montagnes » ; le chapitre LXXV : « Je ne comprends pas ceux qui se plaignent de la solitude (2). Il est bon d'être seul sans être dérangé. Si on a du commerce avec les humains, le cœur est apte à être entraîné par les autres. Si on a beaucoup d'amis, on est forcément égaré par leurs paroles. On s'amuse et se dispute ; tantôt irrité, tantôt joyeux, on n'a jamais l'esprit calme. C'est ainsi que nous vivons dans un rêve éternel d'ignorance et d'infamie » ; le chapitre CLXIV : « Quand les hommes se rencontrent, ils parlent sans cesse et ne se taisent pas, même un moment. Leurs paroles sont presque toujours vaines ; faux-bruits courants, critique des autres,

(1) *Hotoké no Milchi*.

(2) Comparer au chapitre XXIX du *Hojoki*.

etc. Cela ne leur fait pas de bien et occasionne beaucoup de mal. Cependant, quand on cause, on ne s'aperçoit pas de la frivolité de ce qu'on dit. »

Un sujet favori de notre auteur est celui des usages (1) et de l'étiquette (2) de la cour. Les fonctions qu'il remplit auprès du jeune prince pendant le règne de l'empereur Go-ouda l'obligèrent à se familiariser avec les cérémonies et les coutumes traditionnelles, et il devint si versé dans cet art que beaucoup de vieux courtisans en savaient moins que lui. Le Tsouré-Zouré-Gouça ne contient pas moins de 54 chapitres se rapportant à ce sujet. Il est, parmi les ouvrages de ce genre, le plus riche à ce point de vue. Toutefois, je n'en prendrai que deux exemples, car cela présente peu d'intérêt pour le lecteur européen.

Chap. XCIV : « Un jour que le premier ministre Tokiwaï se rendait au palais impérial, un officier de la garde impériale du Nord (3) vint à sa rencontre. Il descendit de cheval pour lui présenter une lettre de l'empereur (4). De ce fait, il fut révoqué ; car l'usage veut que le porteur d'un message impérial le délivre sans mettre pied à terre. »

Chap. CLXXVII : « Un jour de réunion pour le jeu de ballon, chez le prince de Kama-koura (un des fils de l'empereur), le parc était encore tout détrempé par la pluie. Les

(1) *Kouji*.

(2) *Youcokou*.

(3) *Hokou-Menn*.

(4) *Tchokou-sho*.

jardiniers ne savaient que faire, quand un seigneur, nommé Saçaki Okinioudo fit apporter et répandre dans les allées de la sciure de bois, grâce à laquelle on fut débarrassé des ennuis de la boue. Tout le monde admira la prévoyance de ce courtisan qui avait gardé précieusement la sciure utile. Peu après, comme un jardinier du palais impérial parlait à un autre seigneur, Yoshida Tchounagon, celui-ci lui dit : « Vous n'aviez donc pas de sable sec à votre disposition ? » Cet homme rougit de honte, car il est de tradition, pour les jardiniers impériaux, d'avoir toujours du sable sec. »

Dès son enfance, Kennkô avait manifesté un goût particulier pour la doctrine philosophique de la Chine, surtout pour le taoïsme, dont l'idéal consiste à mépriser toutes les choses de ce monde, à vivre dans la solitude, et à consacrer son temps à la méditation. Son fondateur, qui vécut cinq siècles avant notre ère, soutient que l'homme est naturellement bon, mais que les influences extérieures et le commerce des autres hommes le pervertissent et le mènent parfois jusqu'au crime. Kennkô, qui adorait la solitude et qui passait sa vie à méditer, devait être naturellement un admirateur de Lao-Tseu, et de nombreux chapitres de son Zouï-hitsou en font foi.

Chap. XVIII : « On doit détester le luxe et être frugal. Il est admirable de ne pas posséder de trésors et d'avoir peu de désirs. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, les sages ont été rarement riches. Il y avait autrefois, en Chine, un

sage nommé Kioyou (1). Il ne possédait rien, et buvait l'eau dans le creux de sa main. Un voisin, le voyant ainsi faire, lui donna une gourde pour puiser l'eau. Mais lorsque le philosophe l'attacha à une branche pour la faire sécher, elle produisit un bruit tellement violent en heurtant le tronc qu'il la rejeta et continua à boire dans le creux de sa main... »

Chap. XXXVIII : « Ceux qui passent leur vie dans les labeurs poursuivent toujours la renommée et la richesse. On est difficilement maître de soi quand on possède beaucoup de trésors qui vous causent malheurs et ennuis. Si on laisse en mourant de l'argent dont la masse monte jusqu'au ciel, cela ne sert à rien qu'à faire naître des disputes entre ses héritiers. Ce sont les sots qui s'attachent aveuglément aux richesses. Les sages méprisent les beaux carrosses, les grands chevaux et les ornements en pierres précieuses. Rejetez votre or à la montagne et vos bijoux dans la rivière, afin que vous puissiez vous affranchir du joug des ornements frivoles. Espérons seulement laisser après notre mort un nom immortel, qui, contrairement aux objets périssables, restera à jamais dans le monde. »

Chap. CXXIII : « Nous devons posséder : 1° la nourri-

(1) Comme preuve de sa sagesse, la légende nous donne le trait suivant. Un jour que Kioyou était occupé à se laver les oreilles au bord de la rivière Yéicenn, quelqu'un lui en demanda la raison. Le philosophe répondit : « L'empereur m'a demandé d'être son successeur. Mes oreilles ont été souillées en entendant ce vain titre d'empereur. Voilà pourquoi je les purifie. »

ture ; 2° les vêtements ; 3° l'habitation, et c'est tout. Le bonheur consiste à vivre tranquillement sans être en proie à la faim, ni au froid, ni aux tourments du vent et de la pluie. Mais personne n'est exempt de maladie. Donc, il ne faut pas oublier les médicaments, car la douleur est souvent insupportable quand on est malade. On est pauvre lorsqu'on est dépourvu de ces quatre jouissances et riche quand on les a. Si on désire posséder plus que ces choses indispensables, c'est là le luxe. Mais qui vous croirait pauvre quand vous les avez en suffisance ? »

De nombreux passages sont aussi consacrés au bouddhisme et à sa morale. En bonze illuminé et vertueux, Kennkô tire de l'un et de l'autre des conseils pleins de sagacité sur les devoirs imposés à l'homme ici-bas. Il est fort probable qu'il s'en servait pour expliquer la philosophie bouddhique aux nobles de cette époque.

Chap. VII : « Si, ne disparaissant pas comme la rosée de la plaine d'Adashino (1), ou bien comme la fumée sur la montagne de Toribé (2), nous pouvions être immortels, nous ne ressentirions pas la tristesse et l'incertitude de la vie. La vie nous devient chère parce qu'elle est instable. Parmi les êtres vivants, c'est l'homme qui vit le plus longtemps. Une certaine espèce d'éphémères (3) ne vit qu'un

(1) Un cimetière situé à Saga, non loin de Kyoto.

(2) Nom d'un endroit, à l'est de Kyoto, où l'on pratiquait la crémation.

(3) Le *Kaghérô*.

jour ; les cigales d'été ne connaissent ni printemps ni automne. Une année peut fuir sans que nous puissions rien faire. Si on s'attache passionnément à la vie, mille ans passeront aussi vite que le rêve d'une nuit. A quoi sert-il que notre laide figure reste longtemps dans cette vie passagère que nous devons quitter tôt ou tard ? »

Chap. XLIX : « N'attendez pas d'être vieux pour observer les préceptes de Bouddha. Parmi les tombeaux, il en est plus de jeunes gens que de vieillards. On se repent toujours trop tard de son passé quand on se trouve proche de ses derniers moments, ou lorsqu'on est frappé par une maladie grave et imprévue. On a renvoyé à demain ce qu'on pouvait faire aujourd'hui : là est la faute. Mais à quoi bon regretter le passé, qui ne se répare jamais ? On doit comprendre et ne pas oublier que la mort peut nous assaillir à n'importe quel moment. Qui pourrait donc commettre en cette vie mille péchés et négliger la voie de Bouddha ? »

Chap. LXXIV : « Les hommes grands et petits, âgés ou jeunes, tous se hâtent ou vers l'Est ou vers l'Ouest, courent vers le Sud ou vers le Nord comme une troupe de fourmis. Ils vont en quelque endroit et reviennent ensuite chez eux. Ils se couchent le soir et se lèvent le matin. De quoi s'occupent-ils ? Rien que de jouir de cette vie éphémère et de rechercher le gain méprisable. Qu'attend-on en vivant ainsi ? Rien que la vieillesse et la mort (1). Elles s'approchent de

(1) « Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue

nous à chaque moment, sans s'arrêter. Quel plaisir avons-nous en les attendant ? Ceux qui sont occupés à conquérir la renommée et la richesse, ne les craignent pas, car ils ne voient pas que la mort est si proche. Les ignorants qui ne veulent pas quitter la vie, déplorent leur malheur (1), car ils ne comprennent pas l'instabilité de la vie humaine. »

Chap. CXXI : « J'ai toujours pitié des chevaux et des bœufs attachés. Mais on ne peut agir autrement envers eux, car ils sont indispensables. Nous avons besoin des chiens, qui savent garder les maisons mieux que nous. Mais aujourd'hui que chaque maison en a un, on pourrait bien ne pas s'en procurer d'autres. Tous les autres animaux sont inutiles. Les animaux qui ont besoin de courir sont enchaînés ; les oiseaux qui devraient voler, se plaignent, les ailes coupées, dans des cages. Les uns regrettent les montagnes et les prairies, les autres regrettent les nuages et le ciel. Hélas ! ils souffrent d'un chagrin éternel ! Qui pourrait s'amuser à les regarder en pensant qu'on pourrait se trouver à leur place ?... Ceux qui s'amusent à tuer, blesser et faire combattre les animaux, sont des bêtes féroces. Quand on examine attentivement les animaux, même les plus petits insectes, on trouve qu'eux aussi aiment leurs petits, respec-

des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns et les autres avec douleur et sans espérance, attendent à leur tour. C'est l'image de la condition des hommes » (Pascal).

(2) Comme dit La Rochefaucauld : « Le soleil ni la mort ne peuvent se regarder fixement. »

tent leurs parents et ne quittent pas leurs compagnes. Ils sont en proie à la colère, à la jalousie et à la passion et s'attachent à la vie encore plus que l'homme, car ils sont ignorants. Qui pourrait sans pitié les tourmenter ou les tuer ? Celui qui n'a pas de sympathie envers les créatures n'est pas un être humain. »

Chap. CLXVI : « Quand je pense à ce que l'homme fait ici-bas, je le trouve aussi ridicule que de fabriquer une statue de Bouddha avec de la neige un jour de printemps (1), de l'orner d'or et d'argent et de bâtir un temple pour cette statue. Comment peut-on la placer lorsque le temple est achevé ? Notre vie comme la neige s'écoule et passe, et nous faisons bien des choses inutiles pour la rendre heureuse. »

Chap. CLXXXIX : « Le jour que j'avais réservé pour accomplir une chose, s'est passé sans que je pusse l'exécuter, par suite d'empêchements imprévus. Celui qu'on attend ne vient pas et on reçoit des visites inopinées. Des espérances qui semblaient déjà certaines ne se réalisent pas et des choses moins imaginables s'accomplissent. Des choses qui me semblaient très difficiles vont toutes seules, tandis que je suis horriblement ennuyé par des choses qui devaient être faciles. Nos affaires journalières ne correspondent pas du tout à notre attente. Un an se passe de cette façon, ainsi que toute la vie. Cependant nous avons tort si nous certifions que les choses sont toujours contraires à notre attente, car

(1) Phrase passée en proverbe.

certaines fois elles se passent comme nous les avons prévues. Jugons donc la vie incertaine et instable. Voilà le principe du monde humain ! »

Kennkô s'est assimilé tout ce qui lui paraissait raisonnable dans les doctrines philosophiques du bouddhisme et des sages chinois. En d'autres termes, il conseille la voie de Bouddha en y accommodant les doctrines philosophiques de Confucius et de Lao-Tseu. C'est ainsi qu'il se fait un système philosophique personnel, plutôt pessimiste, où l'on retrouve tous les préceptes qui lui semblaient d'une application utile.

Chap. XII : « Il serait très agréable de causer avec un ami ayant les mêmes goûts que moi, mais je n'ai jamais rencontré un tel ami. Donc je me contente de causer et de discuter avec les amis qui ne sont pas toujours du même avis que moi ; car les amis qui ne savent parler que de choses vulgaires sont sans valeur. Les meilleurs amis sont les sages d'autrefois, avec lesquels on cause au moyen des ouvrages laissés par eux. Quand, par une nuit tranquille, je les étudie à la lueur de la lampe, j'éprouve une grande admiration. Il y a tant de choses précieuses ! »

Chap. CVIII : « L'homme gaspille le temps, qui ne se répare jamais. Comprend-il la valeur du temps ? Un homme paresseux néglige facilement un sou ; mais les riches n'ont que des sous accumulés. C'est pourquoi le marchand veut gagner et épargner même un sou. Nous n'apercevons pas un moment qui disparaît, mais la mort viendra bientôt quand ces moments se seront accumulés. Les sages re-

grettent le temps et ne laissent pas un moment inutile .»

Chap. CXXXI : « Le pauvre veut se vanter de sa richesse, et l'homme âgé de sa force. Il est sage de se connaître et de renoncer aux choses qu'on n'est pas capable d'exécuter. Le monde a tort s'il vous blâme d'y renoncer et vous si vous vous efforcez d'y réussir malgré que vous en soyez incapable. Quand un pauvre ne veut pas reconnaître sa pauvreté, il devient un voleur ; un vieillard qui n'avoue pas sa faiblesse tombe malade pour avoir abusé de sa force. »

Chap. CXXXVII : « Croyez-vous que la beauté de la nature ne consiste que dans les fleurs épanouies et que dans la lune brillante ? Il n'est pas moins poétique de penser à la lune cachée par la pluie et, de sa chambre, d'imaginer les belles fleurs. Les cerisiers qui vont fleurir, ou bien qui sont défleuris, nous donnent aussi les meilleurs sujets des poésies. On trouve quelquefois des poésies chantant le malheur des fleurs qui sont déjà défleuries (1), ou bien le regret de ne pouvoir aller les voir (2), et qui sont

(1) Par exemple, cette poésie de Ryocenn Hôshi, dans le *Shinn-Kokin-Shou* :

« La fleur que je cherchais et moi-même.
Nous sommes déjà âgés et décrépits !
Hélas ! mon pauvre sakoura,
Pour le printemps prochain
Je n'ose rien te promettre. »

(2) Exemple : poésie de Foujiwara Yorouka, dans le *Kokin-shou* :

« Pendant que j'ignorais
Les paysages du printemps,
Obligé de garder ma chambre,
Se sont fanés et défleuris
Les cerisiers que j'ai tant aimés. »

plus touchantes que celles qui font l'éloge de la fleur en plein épanouissement. Ce ne sont pas de véritables poètes, ceux qui n'éprouvent pas une impression charmante à la vue des cerisiers défleuris ! On peut s'imaginer les fleurs et la lune même lorsqu'on est enfermé dans sa chambre. »

Chap. CLXVII : « Un homme versé dans un art, se trouvant au milieu de gens qui s'occupent d'une autre branche d'art, pense infailliblement et se dit à lui-même : « Ah, si c'était cet art où je suis versé, je n'aurais pas été dans l'obligation de me taire ! » Il a bien tort. S'il se sent jaloux des autres, il n'a qu'à se dire à lui-même : « Ah, il est dommage que je n'aie pas appris ces choses-là ! » La vertu consiste à ne pas se vanter du bien qu'on a fait et à ne pas se disputer. Donc celui qui est supérieur aux autres s'expose souvent à des dangers, car il a de l'amour-propre dans son cœur, et c'est la cause des maux qui vont le frapper. »

Le Tsouré-Zouré-Gouça renferme aussi des annotations de paysages, des impressions ressenties au spectacle du changement des saisons ou de la nature en général, en quantité moindre cependant que dans le Makoura no Soshi, et nous n'en trouvons guère qu'en une dizaine de chapitres, parmi lesquels je citerai le chapitre XIX (1).

« C'est le changement des saisons qui nous charme le plus. Tout le monde convient, non sans quelque raison, que

(1) Comparer notamment au chapitre 1^{er} du Makoura no Soshi, et aussi au chapitre XXII du Hojoki.

c'est à l'automne que la nature touche le plus nos cœurs (1). Mais il me semble que les paysages du printemps gonflent nos cœurs d'une émotion ravissante plus qu'en toute autre saison. Les chants des oiseaux ont même un charme tout particulier et, grâce au soleil bienfaisant, l'herbage dans la haie croît de jour en jour. A mesure que le printemps s'avance et que les brouillards se lèvent partout dans l'atmosphère, les fleurs de cerisier commencent à s'épanouir. Cependant la pluie et le vent sont plus fréquents encore à cette époque, et ils dispersent en hâte, malgré nous, les fleurs jolies. Nous sommes toujours inquiets pour les fleurs jusqu'à ce que les branches soient couvertes de feuilles. Les fleurs des orangers (2) ont le renom traditionnel d'un parfum exquis ; mais je préfère celui des fleurs de pruniers (3),

(1) Allusion à une poésie anonyme qui se trouve dans le *Shouï-Shou*, recueil composé par Foujiwara Kinnto vers la fin du x^e siècle :

« C'est en automne
Que la nature touche le plus nos cœurs.
Le charme du printemps ne consiste qu'en des fleurs
Qui s'épanouissent et se dispersent bientôt. »

Mouraçaki Shikibou écrit aussi, dans son *Ghennji Monogatori* : « On discute depuis longtemps la supériorité entre les paysages du printemps et ceux de l'automne. Mais les partisans de l'automne sont les plus nombreux. »

(2) Les poètes japonais expriment souvent les regrets qu'ils éprouvent en voyant la fleur d'oranger. Je citerai cette poésie de Narihira (dans le *Kokin-Shou*) :

« Quand je sens le parfum de l'oranger,
Qui remplit le monde au cinquième mois,
Je pense au parfum de la manche embaumée,
De celle qui m'a aimé ! »

(3) La fleur de prunier évoque chez les poètes le même ordre d'im-

qui me rappelle tant de choses passées. La couleur éclatante du kerria et les longues grappes de glycine, etc., retiennent longtemps nos regards et nos pensées.

A l'époque de la cérémonie (1) qui consiste à arroser la statuette de Bouddha (le huitième jour du quatrième mois) et à l'époque de la fête du temple de Kamo (2), le feuillage devient de plus en plus épais. On a raison de dire que tout cela nous fait goûter le charme de la nature. Vers le cinquième mois, on cueille les iris et on sème le riz ; quoi de plus gracieux que d'entendre le chant des poules d'eau ! Vers le sixième mois (3), la fumée qui sort des humbles maisons afin de chasser les moustiques s'élève tranquillement à travers les fleurs d'*yougao* (4). La fête de la purification du sixième mois (5) n'est pas moins amusante.

pressions. Témoin cette poésie de Foujiwara Iyétaka, recueillie dans le *Shinn-Kokin-Shou* :

« Me souvenant de ce qui s'était passé
 Au parfum du prunier,
 Je lui demande des nouvelles de cette personne.
 Hélas ! la froide lune du printemps
 Se repose dans les larmes sur mes manches ! »

(1) *Kouan-Boutsou*. A la naissance de Çakya-Mouni, un dragon descendit du ciel et lui donna le baptême de l'averse. C'est en souvenir de cette légende qu'on arrose la statuette du Bouddha au jour anniversaire de cet événement.

(2) *Aoi-Matsouri*, vers la fin du cinquième mois.

(3) Dans ces textes classiques, les mois de l'année portent leurs anciens noms. Par exemple, le sixième mois, dont il est question ici, s'appelait *mina-tsouki* (« le mois sans eau »).

(4) Espèce de gourde à fleurs blanches.

(5) *Mina-tsouki-harai*. Voir *Le Shintoïsme* de M. Revon, Index, au mot *Oh-harai*.

Ensuite on vénère le *Tanabata* (1) et on commence à avoir froid la nuit. Les oies sauvages viennent en chantant en foule, les feuilles de *Haghi* (2) se teignent de rouge et on se livre à la récolte du riz. Au lendemain de la tempête, on a pitié des herbes ravagées et renversées en une seule nuit. Si je décrivais toutes ces choses, je serais obligé de répéter ce que le Makoura no Soshi et le Ghennji Monogatari nous ont déjà si joliment peint. Mais comme il est désagréable de garder ses impressions pour soi, je me suis permis de les noter au courant de la plume, pour combattre l'ennui. Ces écrits devraient plutôt être rejetés que montrés au public.

Les tristes paysages de l'hiver ne sont point moins gracieux que ceux de l'automne. Les feuilles rouges semblent des fleurs parmi les herbes qui entourent le bassin, et le matin, quand la gelée blanche étincelle, une vapeur monte petit à petit de la surface de l'eau. C'est vraiment délicieux. A la fin de l'année, j'ai pitié de ceux qui sont occupés. Il est triste de regarder dans le firmament glacé la lune gelée que personne n'admire plus. Alors diverses fêtes se succèdent

(1) D'après la légende chinoise, deux époux-étoiles, Hikoboshi et Orihimé, furent condamnés par le maître du ciel à ne se rencontrer qu'une fois l'an, le septième soir du septième mois. Le reste de l'année, ils demeurent chacun sur une des rives de la Voie lactée (appelée au Japon Ama-no-Kawa, « la Rivière du ciel »). Pour fêter leur réunion annuelle, les jeunes filles érigent sur le toit de la maison un long bambou à l'extrémité duquel est attaché un bouquet de papiers de cinq couleurs.

(2) Plante de la famille des papillonacées.

pour finir l'année et pour commencer la nouvelle. Durant la nuit obscure du dernier jour, les enfants se promènent dans les rues et s'amusent à frapper et crier à chaque porte. Mais vers l'aube, tout devient calme et tranquille : voilà la fin de l'année ! Dans la capitale, on ne vénère plus les mânes des personnes mortes qui viennent, dit-on, vers leurs familles ; mais cette coutume existe encore à l'Est du Japon.

Le lendemain, le ciel ne nous offre rien de nouveau ; mais les branches de pins mises à chaque porte et les rues bien nettoyées remplissent nos cœurs d'espérances nouvelles ».

Comme notre solitaire écrivait dans le but de se délasser, nous voyons dans le Tsouré-Zouré-Gouça nombre d'histoires amusantes, de traits spirituels, de jeux de mots élégants, auxquels l'ironie et la satire ne sont pas toujours étrangères. Cela suffit à expliquer le succès de l'ouvrage, malgré la gravité souvent un peu pessimiste de l'ensemble des sujets traités. Je cite au hasard quelques-uns de ces plaisants récits.

Chap. XLV : « Un bonze appelé Riogakou était doué d'un mauvais caractère. On lui donnait le surnom de « bonze à l'orme » (1), car il se trouvait un grand orme à côté de sa maison. Le bonze, ne trouvant pas ce nom joli, ordonna de couper cet arbre. Cependant, comme il y subsistait encore un tronçon ressemblant à la tête coupée d'un homme, il re-

(1) *Yénoki no sojo*.

cut un nouveau surnom, celui de « bonze à la tête coupée » (1). Le bonze en colère enleva le tronçon en creusant autour des racines. On l'appelait alors « le bonze au bassin creusé » (2), à cause d'une sorte de bassin qui s'était produit à l'endroit où s'élevait l'orme. Il ne put jamais se débarrasser de son surnom ».

Chap. LIII : « On donnait un jour, au temple de Nin-naji (3), un festin en l'honneur d'un jeune disciple qui venait d'être reçu bonze et d'avoir la tête rasée. Alors que déjà chacun avait un peu bu, un de ces joyeux bonzes prit un *kanaé* (4) et s'en coiffa. Après de laborieux efforts, il parvint à y enfoncer la tête, complètement, puis, ainsi affublé, il se mit à danser. Tous les invités riaient à gorge déployée et applaudissaient frénétiquement. Après avoir dansé quelques minutes, le bonze songea à enlever le pesant *kanaé* ; mais tous les efforts qu'il fit pour se dégager demeurèrent vains, et ses amis ne savaient plus que faire pour l'en délivrer. Peu à peu, le sang commença à couler de son cou écorché, et sa respiration devint difficile. Alors on essaya de briser le *kanaé* en frappant dessus avec un marteau. Cependant, ces coups répétés faisaient tant de mal au pauvre homme qu'il ne put en supporter davantage. On l'amena donc chez un médecin de Kyoto. Il s'y rendit, la tête dissi-

(1) *Kiri-koubi no sojo*.

(2) *Hori-iké no sojo*.

(3) Temple bouddhique situé dans l'est de la province de Yamashiro.

(4) Espèce de marmite à trois pieds.

mulée sous une écharpe et s'aidant d'un bâton pour se guider, comme un aveugle. Cette allure bizarre piquait la curiosité de chacun. Le médecin, après l'avoir examiné, déclara, très embarrassé, qu'il n'avait jamais vu un malade comme celui-là et que sa science médicale ne lui suggérerait aucun remède. Aussi le bonze retourna-t-il au temple, où sa vieille mère et sa famille vinrent pleurer autour de son lit. A ce moment, un des assistants fit la proposition suivante : « Tirons le *kanaé* de toute notre force. Le malheureux y perdra sans doute le nez et les oreilles ; mais au moins il aura la vie sauve. » Et ce fut ainsi que le pauvre bonze, la figure toute mutilée, revit enfin le jour. »

Chap. LXXXVIII : « Un homme possédait le Recueil des meilleures poésies du Japon et de la Chine (1), écrit, disait-il, de la main d'Ono no Tôfou (2). Un jour qu'il le montrait à un de ses amis, celui-ci lui dit : « Votre livre est sans doute magnifique ; mais comment Ono no Tôfou a-t-il pu écrire de sa main ces poésies, réunies en un livre par Shijo Daïnagon (3) qui vivait après lui ? » Et l'autre de répondre : « C'est justement pour cela que ce livre m'est particulièrement cher et précieux. » Et il le garda dès lors avec un soin jaloux. »

Chap. CXXVIII : « Le seigneur Maçafouça, sous-secré-

(1) Le *Wakan-Rôyei-Shou*, célèbre recueil de poésies compilé par Foujiwara Kinnto vers le commencement du XI^e siècle.

(2) Célèbre calligraphe du milieu du X^e siècle (mort en 966).

(3) Nom de la fonction qu'occupait Foujiwara Kinnto (né en 966).

taire d'Etat, était un homme sage et intelligent. L'ex-empereur (1), content de son dévouement, avait l'intention de le nommer général de la garde impériale. Un jour, un page du palais dit à l'ex-empereur qu'il venait de voir une chose abominable. L'ex-empereur, étonné, daigna lui demander : « Qu'est-ce donc ? » Le page répondit : « J'ai vu tantôt le seigneur Maçafouça couper la chair de la jambe d'un chien vivant pour nourrir son faucon de chasse ». Ceci choqua tellement l'ex-empereur qu'il n'accorda plus aucun grade supérieur à son favori d'autrefois. »

Chap. CXLVI : « Un bonze du nom de Mei-oun alla un jour chez un devin et lui demanda s'il courait le danger de mourir par les armes. Le devin répondit : « Oui, en effet, vous serez tué par le fer. » — « Comment le devinez-vous ? » — « Parce que vous me le demandez, vous qui ne devriez pas être victime de ce genre d'accident. Voilà pourquoi j'ai prédit votre sort (2). » Peu après le bonze était en effet tué par une flèche (3). »

Chap. CCVII : « Quand on exploita le terrain pour construire le palais impérial de Kaméyama, on découvrit un trou dans lequel s'étaient rassemblés une quantité innombrable de serpents. On crut qu'ils étaient les dieux de cet

(1) Go-ouda.

(2) Cette anecdote se trouve également dans le *Sei-Soui-ki*, vol. III.

(3) Dans sa lutte contre Minamoto Yoshinaka, au cours de la deuxième année de l'ère Jouéi (1183).

endroit (1). L'empereur (2) alors demanda l'avis de ses courtisans pour savoir ce qu'il fallait en faire. La réponse unanime fut qu'il ne fallait pas toucher à des serpents qui avaient occupé cet endroit depuis si longtemps. Seul le seigneur Sanémoto dit : « Ces serpents ne sont que des sujets de l'empereur et ne peuvent lui faire du mal ; chassez-les donc de suite. » On suivit son conseil et, démolissant leur nid, on les rejeta dans la rivière d'Ohi. Mais, malgré la crainte ressentie par tout le monde, il n'advint par la suite aucun événement fâcheux. »

De ces anecdotes, Kennkô tire souvent une courte morale, ou bien émet ses réflexions personnelles sur le sujet. Je n'en ai pas relevé moins de 68 exemples dans le Tsouré-Zouré-Gouça.

Chap. X : « Le ministre du Gotokoudaïji (3) ordonnait de mettre des cordes sur le toit de son palais pour écarter les milans qui avaient l'habitude de s'y reposer. Saïghyo (4), en le voyant, dit : « Quel inconvénient y a-t-il à ce que les milans perchent sur le toit ? Ce seigneur a le cœur impitoyable. » Et il n'accepta pas une invitation que ce ministre

(1) Les serpents ont toujours inspiré, au Japon, une crainte religieuse et de nombreuses légendes y font allusion. Pour ce culte des serpents voir *Le Shintoïsme* de M. Revon, notamment p. 147 et suivantes.

(2) Kaméyama (1260-1274).

(3) Foujiwara Sanéçada.

(4) Célèbre bonze poète du XII^e siècle. Samouraï de la garde impériale, il comprit l'incertitude de la vie humaine à la mort imprévue d'un ami, et, s'étant rasé la tête, passa le reste de ses jours à prêcher le bouddhisme.

lui avait faite. En voyant l'autre jour des cordes sur le toit du palais d'Oçaka, habité par le prince Aya no Koji (1), je me rappelais cette histoire. Mais on m'apprit alors que le prince avait pitié des grenouilles du bassin, que les corbeaux, qui venaient sur le toit, attaquaient tous les jours. Je crois que le ministre du Gotokoudaïji avait eu un motif semblable. »

Chap. XXXI : « Un matin qu'il avait beaucoup neigé, j'avais écrit à un de mes amis une lettre d'affaires dans laquelle je n'avais pas mis un mot sur les jolis paysages produits par la neige. Cet ami m'avait répondu, en plaisantant, qu'il ne pouvait accepter les propositions de quelqu'un qui n'avait rien su dire à ce sujet. Il est mort, hélas ! Mais je me souviens toujours de sa lettre quand il neige. »

Chap. XCII : « Un samouraï qui était en train de s'exercer à tirer de l'arc avait deux flèches à sa main gauche. Son instructeur lui dit : « Quand vous apprenez à tirer, n'ayez qu'une flèche. Si vous en avez deux, vous négligerez forcément la première. Soyez convaincu que c'est la seule flèche que vous possédez. » On peut profiter de ce conseil dans toutes les circonstances de la vie. Ceux qui travaillent pour apprendre les sciences comptent, la veille, sur le lendemain ; le matin, sur le soir. Ils ne pourront jamais atteindre ainsi leur but. Qu'ils sachent qu'un moment perdu ne se répare plus et que la vie n'est que le rêve d'une courte nuit. »

(1) Le prince Johé.

Chap. CXXXIV : « Autrefois, il y avait un bonze dont la charge était de garder le temple de *Hokké-do* de l'empereur Takakoura. Un jour, tenant un miroir et regardant sa figure, il la trouva fort laide. Honteux et désolé, il ne toucha plus un miroir et se renferma dans le temple, renonçant au commerce des humains. Je crois qu'il avait raison. Un faux sage critique les autres sans se connaître lui-même (1). On ne peut pas connaître et critiquer les autres si on ne se connaît pas soi-même. »

Chap. CXLII : « Tel homme peu cultivé est cependant capable d'émettre parfois des jugements justes. Un certain rustre, au visage féroce, rencontra un de ses voisins et lui demanda s'il avait des enfants. — Je n'en ai point, répondit l'autre. — Alors, reprit-il, vous ne pouvez pas comprendre ce que c'est que la pitié ou la compassion. C'est terrible, parce que vous agissez comme si vous étiez impitoyable. C'est l'amour qu'on éprouve pour ses enfants qui fait comprendre les sentiments d'humanité. » Cet homme sauvage avait parfaitement raison. Pour ces barbares, l'affection paternelle seule peut conduire à la miséricorde. L'homme qui a manqué au devoir de la piété filiale comprend l'amour qu'on doit à ses parents après avoir été père lui-même ».

Chap. CLXXXVIII : « Un homme, voulant que son fils devînt un bonze, lui commanda d'étudier les sciences

(1) « Il est plus aisé d'être sage pour les autres que de l'être pour soi-même » (La Rochefoucauld).

bouddhiques et les sermons. Le fils commença d'abord à apprendre à monter à cheval ; car il eût été ennuyeux de ne pas pouvoir assister aux derniers moments d'un homme qui lui aurait envoyé un cheval pour lui permettre de venir plus vite. Quand il fut fort instruit dans cet art, il apprit à chanter des chansons populaires, parce que certainement on lui demanderait, pensait-il, de chanter quelque chose pour amuser les autres après les cérémonies bouddhiques. Quand il devint capable dans ces deux arts, il était trop âgé pour étudier le bouddhisme. Il en va de même de bien des personnes dans cette vie ! Quand on est jeune, on s'occupe de choses frivoles et on passe son temps inutilement, bien qu'on aspire à un but plus élevé. Il est trop tard quand on se repent après avoir dépensé sans fruit un temps précieux, qui s'enfuit comme un cerceau qui roule le long d'une pente. »

Les autres zouï-hitsou offrent surtout des idées littéraires et philosophiques, des descriptions de saisons, et on n'y trouve guère d'idées économiques. Kennkô, au contraire, aborde plusieurs fois ce sujet, et l'on est frappé de rencontrer au xiv^e siècle un économiste, si imparfait soit-il.

Chap. II : « Les gouvernants d'aujourd'hui ne comprennent pas le malheur du pays et le chagrin du peuple. Ils ne profitent pas des leçons des sages empereurs d'autrefois et veulent mener une vie luxueuse. Cela est vraiment méprisable ! Le testament du ministre Koujo dit : « Quand vous possédez des vêtements et des voitures, n'en souhaitez

pas d'autres afin de briller. » L'Empereur Jountokou (1) écrivit dans son ouvrage (2) sur les cérémonies de la cour : « Quant aux vêtements de l'empereur, ce sont les vêtements les plus simples qui sont les plus beaux. »

Chap. CXX : « Nous pourrions bien nous passer des choses de la Chine, sauf des médicaments. Quant aux livres des classiques chinois qui sont déjà assez répandus au Japon, on n'a qu'à les copier. Il est ridicule d'apporter quantité de choses frivoles dans des bateaux qui font un voyage long et difficile. Un écrit de Lao-Tseu nous dit : « N'aimez pas les choses qui viennent de l'étranger, et n'appréciez pas les trésors rares. »

Il est curieux de constater, comme nous l'a montré le texte précédent, que notre philosophe attachait une grande importance aux médicaments. Peut-être avait-il eu souvent l'occasion d'en user au cours de ses voyages ; peut-être aussi pourrions-nous conclure qu'il était un homme d'une faible santé, souvent atteint par la maladie. C'est d'ailleurs ce que paraît confirmer ce passage du chapitre CXVII : « Il y a trois bons amis que nous voulons avoir : celui qui nous fait des cadeaux, le médecin, le savant. »

Chap. XCVI : « Il y a une herbe appelée *mina-momi* (3). On dit que celui qui a été mordu par une vipère n'a qu'à

(1) 1211-1220.

(2) Le *Kimmpi-Shô*, où il expose les anciennes coutumes et les diverses cérémonies du palais.

(3) Plante de la famille des composées, tribu des sénécionées (*siegesbeckia orientalis*).

appliquer les feuilles de cette herbe et que le poison ne lui fait pas de mal. »

Chap.CXXIII : « Personne n'est exempt de maladie.Donc, il ne faut pas oublier les médicaments, car la douleur est souvent insupportable quand on est malade... »

Chap. CXLIX : « Quand on prend du *rokoushō* (médicament pour les maladies d'estomac, préparé avec du foie de cerf), on ne doit pas le sentir de trop près. Il y a parfois de petits insectes qui entrent dans la tête par la narine et qui peuvent faire beaucoup souffrir. »

On trouve, dans le Makoura no Sōshi, beaucoup de chapitres où Sei Shōnagon se vante de ses connaissances littéraires et artistiques. Le Hojoki de Kamo Tchomei, au contraire, ne contient pas un seul passage où l'auteur ait fait sa propre louange ou tiré gloire de son mérite. Kennkō, lui, tient le milieu entre ces deux auteurs, et n'est ni trop vaniteux, ni trop modeste. Le chap. CCXXXVIII du Tsouré-Zouré-Gouça ne présente pas moins de 7 récits dans lesquels il se plaît à nous conter sa prévoyance ou son savoir. En voici deux :

« Un jour que nous étions allés admirer les cerisiers en fleurs près du temple de Saisho-Kōinn (1), nous aperçûmes un cavalier qui trottait à toute allure. « S'il continue à courir ainsi, dis-je aussitôt, il tombera sûrement de cheval, parce qu'il est orgueilleux de son talent. Regardons-le un ins-

(1) Fameux temple bouddhique élevé près de Kyoto en 1178.

tant. » Nous nous arrê tâmes pour l'observer et nous le vîmes bientôt, incapable de maîtriser son cheval, projeté en plein dans la boue. On admira ma prédiction. »

« Un jour, j'allai avec beaucoup d'amis faire mes dévotions aux Trois Temples (1). Au seuil d'un des temples de Yokokawa, le Ryouka-inn, nous aperçûmes une vieille inscription. Les bonzes habitant ce temple n'étaient pas d'accord pour décider qui, de Sari ou de Kozai (2), en avait été le calligraphe. « Si c'est Kozai, dis-je alors, il doit y avoir la signature, tandis que Sari n'avait pas l'habitude de mettre son nom ». En effet, en examinant le dos de la planchette couverte de poussière, nous aperçûmes la signature de Kozai, avec la date. »

(1) *San-tô*, les trois principaux temples du mont Hiyeizan, dans la province d'Ohmi, à savoir : le Higashi no Tô (temple de l'Est), le Nishi no Tô (temple de l'Ouest) et le Yokokawa no Tô (temple de Yokokawa).

(2) Deux grands calligraphes du milieu du x^e siècle.

CHAPITRE IV

CARACTÈRE DE KENNKÔ

Nous arrivons maintenant à un point assez difficile à élucider : c'est de pénétrer l'homme à travers l'ouvrage, de dégager du Tsouré-Zouré-Gouça le caractère de Kennkô et de le déterminer. Cette tâche est en général rendue facile par la nature même des zouï-hitsou, où les idées et les impressions de l'auteur, étant consignées au jour le jour, sont le miroir fidèle de sa pensée et de sa personnalité. Prenons, par exemple, le Makoura no Soshi : de suite, nous y voyons la dame d'honneur fière de son savoir, s'amusant parini les courtisans qu'une paix profonde a amollis, et souvent même les insultant. De même, la physionomie austère de Kamo Tchomei transparait dans son Hojoki, où il expose avec énergie sa philosophie pessimiste appuyée par les récits les plus tristes. Le Tsouré-Zouré-Gouça, au contraire, ne nous fournit aucune indication précise, si ce n'est celle d'un esprit flottant et indéterminé. L'ouvrage n'a aucun but apparent, et ses divers chapitres se suivent sans lien ; souvent Kennkô condamne dans l'un ce qu'il approuvait dans l'autre, car son humeur est toujours changeante ; jamais il n'a la hardiesse de condamner catégoriquement les choses mauvai-

ses, et même en ce qui concerne les plus détestables, il laisse encore échapper quelques paroles d'approbation.

Aussi son caractère est-il très discuté. Certains le déclarent un bonze ivrogne et débauché, tandis que d'autres le proclament un ermite accompli, s'élevant de beaucoup au-dessus du reste de l'humanité ; tel le dépeint comme un voyageur cherchant partout son plaisir et s'amusant à écrire ses impressions selon son humeur journalière, tel autre voit en lui le Lao-Tseu du Japon, qui aurait tiré du taoïsme et du bouddhisme une religion nouvelle conforme à l'esprit et aux aspirations de ses compatriotes. Ces avis si divers viennent de ce fait que chacun juge de l'ouvrage d'après une seule de ses parties, celle qui l'a le plus vivement frappé ; c'est également ainsi que procédaient les personnages d'une fable bien connue au Japon et que voici :

Un jour, trois aveugles qui entouraient un éléphant s'essayèrent à le définir. L'un d'eux, qui tenait embrassée une des jambes, soutint que c'était un être analogue à un pilier ; le second, qui avait saisi une oreille, affirma qu'il ressemblait à un éventail ; enfin, le dernier, qui tenait la queue, déclara qu'un éléphant n'est qu'une corde.

Pour comprendre le vrai caractère de Kennkô, il faut se placer à un point de vue plus élevé, et considérer l'homme d'un regard d'ensemble. Or, nous l'avons vu, notre auteur, né dans la famille d'un prêtre shinntoïste, avait étudié en même temps la poésie japonaise, le confucianisme et le taoïsme. Devenu officier de la garde impériale, il s'était

livré à l'escrime et au tir à l'arc. Plus tard, attristé par les malheurs de son maître, il avait renoncé au monde en se faisant bonze. Par conséquent, il y avait dans sa tête beaucoup d'idées, beaucoup d'observations qui ne s'accordaient pas toujours entre elles. Le Tsouré-Zouré-Gouça fut écrit dans l'espace de cinq ou six ans, au lendemain d'une vie agitée, pendant laquelle il en avait recueilli les matériaux ; de sorte que Kennkô, tout en renonçant au monde, n'avait pas alors le calme d'esprit qui distingue les vrais ermites. Il en est autrement de Sei Shonagon et de Kamo Tchomei. Sans doute Sei Shonagon eut une vieillesse misérable ; mais, quand elle écrivit le Makoura no Soshi, elle était encore à la cour, où sa grande préoccupation était de s'amuser aux dépens des courtisans. Lorsque Kamo Tchomei abandonna le monde, il se retira dans une hutte sur la montagne de Toyama, pour y passer désormais ses jours dans la méditation et dans une profonde dévotion bouddhique.

Ainsi ces deux auteurs n'eurent pas l'occasion d'évoluer au moment où ils écrivaient. Kennkô, tout au contraire, n'était nullement un ermite accompli. Comme nous l'avons vu dans sa biographie, il quitta souvent la solitude pour retourner à la capitale, moins pour des raisons sérieuses qu'en vue de dissiper son ennui. C'est ainsi qu'il saisit toutes les occasions de se rendre à la cour de l'un ou l'autre empereur, tantôt pour la poésie, tantôt pour des exorcismes. En somme, il n'était ni un véritable ermite comme

Tchomei, ni un de ces bonzes qui, comme Saïghyo Hôshi (1), passèrent leur vie en un voyage éternel à tous les lieux sacrés de l'empire.

Kenkô était un homme habile. Il savait l'art de ménager tout le monde. Il n'osait jamais contredire personne et, même lorsqu'il croyait que son interlocuteur avait tort, il ne lui opposait jamais une opinion catégorique. Je le comparerais volontiers au Philinte du Misanthrope, tandis que Tchomei était un Alceste qui ne pouvait supporter chez autrui des idées contraires aux siennes. Quand il eut quitté le monde, Kenkô regretta toujours le passé : il aurait voulu pouvoir mener encore sa vie brillante d'autrefois. Dans son ouvrage, bien des passages expriment ce regret. C'est ainsi qu'il écrit, dans le chapitre XXIX :

« Quand je me mets à rêver, je ne puis m'empêcher de regretter le passé ! Par une nuit longue et tranquille, quand tout le monde est endormi, je m'occupe à ranger mes papiers. Parmi les feuillets rejetés comme indignes d'être gardés, une écriture ou un dessin tracés par quelqu'un qui n'est plus frappe mes regards et me rappelle son souvenir tout vivant. Même lorsqu'il s'agit de lettres d'une personne encore en vie, je suis tout ému quand je pense comment et à quelle date ces lettres m'ont été adressées... »

Nous avons vu quelles furent ses relations avec la cour du Sud et avec la cour du Nord. Un jour, étant allé visiter le

(1) Voir page 62, note 4.

temple de Tama-tsou-shima, il alla voir par la même occasion Shô-ô, son ami et confrère en poésie (1). Il lui dit : « J'ai toujours joui de la faveur de l'ex-empereur Go-ouda, qui aimait beaucoup les vers, et maintenant qu'il est parti pour l'autre vie, je n'ai pas envie de lui survivre. C'est ainsi que vous me voyez devenu bonze pour prier le Bouddha qu'il accorde à mon maître le bonheur dans l'au-delà. Je regrette infiniment d'être témoin des changements qui se sont produits, et si je vis encore, c'est malgré moi. » On voit par cet aveu qu'il n'avait guère de volonté. Si la grandeur de la dynastie du Nord l'attristait à ce point, il pouvait se donner la mort ou partir pour d'éternels pèlerinages. Tout au moins eût-il pu s'abstenir d'aller fréquenter la cour de cette dynastie. Son frère aîné, Kanéo, lui reprocha d'ailleurs un jour, durement, la décision qu'il avait cru devoir prendre ; car, en se faisant bonze, il déshonorait une vieille famille shinntoïste. « Si vous vouliez renoncer au monde, lui dit-il, pourquoi n'êtes-vous pas allé en Chine ou en Corée ? Par votre conversion, nous perdons la gloire de notre famille. » Kennkô, très vexé, répondit : « Peu m'importe qu'on approuve ou non ma conversion. » Et, quittant la maison de son frère, il partit en voyage.

Maints chapitres, dans le Tsouré-Zouré-Gouça, peuvent démontrer combien il était enclin à ménager toutes choses : notamment les chapitres LXXVIII, LXXIX, CXXX, CLXXV,

(1) D'après le journal personnel de ce dernier.

CCXXXII, CCXXXIII, CCXXXV. C'est ainsi qu'il dit, dans le chapitre CXXX :

« Mieux vaut ne pas se disputer et faire fléchir sa volonté pour se conformer à celle des autres. Il faut penser aux intérêts d'autrui avant que de penser aux siens. Ceux qui aiment à vaincre dans les divers jeux, veulent éprouver du plaisir en humiliant leur adversaire. Si on se sent heureux quand la fortune est favorable, il est non moins douloureux qu'on est désolé quand la chance devient contraire. Il est également désagréable de se laisser vaincre pour plaire à son adversaire. Il est contraire à la vertu de se réjouir du malheur des autres. »

Dans le chapitre CCXXXII, il écrit :

« L'homme doit, en général, feindre d'être ignorant, sans jugement et sans esprit. Un jeune homme au visage noble, causant avec un ami devant son père, fit une citation du Shishô (un livre d'histoire de la Chine). Il faisait ainsi comprendre sa connaissance des classiques chinois ; mais je crois que le contraire eût été préférable. »

Il continue sur le même sujet dans le chapitre suivant :

« Si vous ne voulez pas être mal récompensé par les autres, il faut être modeste en toutes choses, respectueux vis-à-vis de tout le monde et réservé dans vos paroles (1). Celui qui a ces qualités, abstraction faite de l'âge ou du sexe, est déjà supérieur aux autres. Surtout un jeune homme qui parle

(1) « Voulez-vous qu'on croie du bien de vous ? N'en dites pas » (Pascal).

d'une manière aussi réservée qu'élégante, s'attire l'estime considérable de tout le monde. »

Cependant il ne faudrait pas conclure de là que Kennkô était disposé à changer d'opinion pour complaire aux autres. Il gardait ses idées, tout en approuvant les vues d'autrui, parce qu'il n'aimait pas la contradiction. C'est ainsi que nous lisons dans le chapitre CCXXXV :

« Un vagabond n'entre pas comme il veut dans une maison gardée par son maître. C'est dans la maison sans maître que le passant entre, que les animaux comme les renards et les hiboux demeurent à leur gré, assurés qu'il n'y a personne. C'est là qu'on rencontre quelquefois des fantômes. Le miroir nous montre par réflexion la forme et la couleur de n'importe quelle chose. Nous n'y pourrions rien voir si le miroir lui-même avait une forme et une couleur propres. L'espace contient tout parce qu'il est vide. Mille passions occupent notre cœur, parce que la raison ne l'habite pas en maître. Si le cœur avait son maître, il ne serait ni occupé ni gouverné par les passions. »

J'ai dit que ceux qui condamnent Kennkô s'appuient sur quelques chapitres du Tsouré-Zouré-Gouça pour prouver qu'il était un bonze débauché. Il s'agit des chapitres III, VIII, IX, XLIII, XLIV, CVII, CXC, CCXL, etc., qui traitent de la beauté des femmes et des sentiments des jeunes gens. Dans le chapitre III, notre auteur s'exprime ainsi :

« Ceux qui n'aiment pas les femmes me semblent tristes, même s'ils sont distingués dans les sciences. Ils sont pour

ainsi dire des gobelets de pierre précieuse, sans fond (1). Se promener la nuit partout en bravant la rosée et la gelée, n'avoir pas un moment tranquille, être toujours préoccupé d'échapper aux conseils des parents et aux reproches des amis, voilà le type des jeunes gens. »

De même, dans le chapitre VIII : « Rien ne nous égare autant que la passion sexuelle. L'homme est ridicule à cet égard ; mais nos cœurs battent plus fort quand l'odeur douce du parfum nous arrive. Un ermite du nom de Kou-mé (2) perdit sa science surnaturelle en voyant les jambes blanches d'une femme en train de laver. On peut concevoir que même un ermite puisse être séduit par les jambes jolies et grasses d'une femme. »

Dans le chapitre CVII, où il nous donne son jugement sur la femme, nous voyons bien qu'il n'était pas lui-même étranger à toute passion :

« L'esprit d'une femme est toujours jaloux et porté à la contradiction. Egoïste et avare, elle ne comprend pas la raison des choses. Son cœur est toujours flottant et se laisse facilement séduire. Elle ne veut pas répondre franchement aux questions les plus innocentes quand on les lui pose ; mais elle manque de réserve et bavarde sur les sujets les plus graves lorsqu'on ne lui demande rien. Il est vrai qu'une femme quelquefois surpasse les hommes en sagesse quand elle se livre à l'intrigue ; mais ses machi-

(1) *Tama no sakazouki ni soko naki* ; phrase devenue proverbe.

(2) Légende très répandue au Japon.

nations sont d'ailleurs faciles à découvrir. La jalousie et la fragilité incarnées dans un être humain, telle est la femme. Il est ridicule d'obéir aveuglément à sa volonté pour attirer son amour. En somme, une femme ne devient une belle et charmante créature que lorsque nous sommes esclaves de la passion. »

On voit bien par là que Kennkô avait aimé les femmes, et que sa vie avait été plus mouvementée que celle des autres ermites. Ces chapitres sont en quelque sorte ses confessions. Même lorsque le jeune officier de la garde impériale, élégant et lettré, eut abandonné son sabre et sa vie mondaine, même lorsqu'il se fut rasé la tête, après la quarantaine, pour mener un genre d'existence tout différent, il se rappelait de temps en temps, non sans plaisir, les folies de sa jeunesse et, pour occuper ses loisirs, il s'amusait à noter ses souvenirs. C'est là le caractère même du zouï-hitsou ; et si Kennkô avait dissimulé ses sentiments, le Tsouré-Zouré-Gouça n'aurait pas de valeur en tant que livre d'impressions.

Dans le Nézamé-no-Ki, au contraire, c'est-à-dire dans un livre religieux où il voudra enseigner sérieusement le bouddhisme, il ne parlera plus de ces choses du passé. C'est pourquoi, tout en appréciant la valeur de cet ouvrage au point de vue doctrinal, on se rend compte que Kennkô farde sa pensée et on regrette un peu de ne plus retrouver sa véritable nature. Ce traité énumère sept vertus bouddhiques, que l'auteur explique et conseille d'observer. Ces

vertus sont : l'étude, l'honnêteté, la bienfaisance, la dévotion, la patience, la modestie, la gratitude. Kennkô entre à ce sujet dans de longs développements ; mais il ne fait en somme que vulgariser les principes du bouddhisme. Au commencement, il exprime ainsi l'incertitude de la vie :

« Qui est maître de cette vie ? Chacun prend congé pour laisser la place à ses successeurs. La vie est courte comme une nuit passée à la belle étoile en rêvant à toutes sortes de choses ; nous sommes comme les corbeaux qui, ayant occupé une forêt ensemble, s'en vont aux premiers rayons du soleil du matin. Les sages et les sots, personne ne sait subsister... »

L'ouvrage continue de même façon, par des considérations austères suivies de préceptes rigoureux, et il se termine par le passage suivant, qui prouve que Kennkô pouvait atteindre le calme d'esprit, le but final du dévot bouddhiste :

« Un corbeau veuf, s'arrêtant au faite du temple, pousse des cris douloureux pour réveiller le soleil (qui le consolera). Quand je regarde au dehors en ouvrant ma fenêtre, le rêve du gain et de la perte (1) est tout à fait disparu, et je ne vois que la lune qui brille au firmament pour éclairer mon âme (2). »

On a prétendu que Kennkô, devenu bonze, n'avait pas

(1) *Tokou shitsou no youmé*. Kennkô veut dire par là qu'il a compris le fond du monde humain.

(2) Autrement dit, il est devenu un bonze illuminé.

abandonné sa vie d'autrefois. Je crois plutôt que si l'on trouve dans son livre les passages que nous avons relevés sur la femme et la passion, c'est qu'il a voulu écrire tout simplement les souvenirs qui lui venaient à l'esprit. En effet, dans maints chapitres, il condamne les folies de la jeunesse et conseille aux jeunes gens de ne pas s'exposer à ce danger. Par exemple, dans le chapitre IX, après avoir décrit les périls de l'amour, il s'exprime en ces termes :

«... On peut écarter les six autres voluptés de la vie (1), mais non celle de la passion sexuelle. Vieux et jeunes, sages et fous, personne n'y fait exception (2). C'est pourquoi on dit que l'énorme éléphant peut être solidement attaché avec une corde tressée en cheveux de femme (3) et que le cerf, à l'automne, est forcément entraîné si on imite le cri d'une biche avec un sifflet fait d'un sabot (4) de femme. C'est cette attraction dangereuse et redoutable que nous devons éviter et contre laquelle nous devons toujours être en garde. »

Vers la fin du Tsouré - Zouré - Gouça, au chapitre CCXXXVIII, parlant de sa sagesse et de sa prévoyance, il se vante du fait qu'une femme a inutilement tenté de le séduire :

(1) Les plaisirs provenant des yeux, des oreilles, de la langue, du nez, du corps et de l'âme.

(2) « Si nous résistons à nos passions, c'est plus par leur faiblesse que par notre force » (La Rochefoucauld).

(3) Phrase empruntée à un livre sacré bouddhique, le Daï-Itokou Kio, « Livre de la Grande-Puissance ».

(4) Ashida.

« Dans la soirée du quinzième jour du deuxième mois, alors que la lune était claire, je suis allé très tard au temple bouddhique de Semmbon, et suis entré par la porte de derrière. Tandis qu'isolé, et la figure cachée, j'écoutais le sermon, une dame belle et distinguée vint s'asseoir sur mes genoux. Trouvant cette façon d'agir compromettante, je me retirai en arrière ; mais elle ne cessa de s'approcher de moi jusqu'à ce que je fusse dans l'obligation de m'en aller. Quelques années après, une vieille dame de la cour que je rencontrai me dit en plaisantant : « J'ai trouvé que vous étiez un homme sans cœur, moins pitoyable que je ne pensais. Vous savez qu'une certaine personne s'est plainte de vous ». Je ne compris rien à ce qu'elle me disait. J'ai su depuis que c'étaient des dames du palais voisin, qui, en me reconnaissant, avaient tenté de s'amuser de moi, en essayant de me séduire au moyen de cette belle femme si élégamment vêtue. »

Cette dame d'honneur qui reconnut Kennkô savait sans doute la vie qu'il avait menée autrefois et elle voulut tenter sa vertu ; mais, en voyant son attitude dans l'obscurité vis-à-vis de la femme qui l'avait abordé, on doit bien penser que Kennkô, dans son nouvel état, était devenu tout à fait sérieux. Seulement, comme J.-J. Rousseau dans ses Confessions (1), il tenait à se montrer à nous sans déguisement.

(1) « ... Je me suis montré tel que je fus ; méprisable et vil quand je l'ai été ; bon, généreux, sublime, quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même, Être éternel... » (Livre I^{er}).

On a dit aussi que Kennkô était un bonze ivrogne, qu'il buvait toutes les fois qu'il éprouvait le besoin de se délivrer d'un ennui. Son opinion sur le *saké* (1) se trouve au chap. CLXXV :

« Il y a en ce monde maintes choses qui ne sont pas compréhensibles. Je ne puis m'expliquer comment on trouve convenable de faire boire du *saké* aux autres, malgré leur volonté, en toute occasion. La victime fronce le sourcil et cherche le moment favorable pour jeter la liqueur ou pour s'échapper ; mais on la saisit de force et on l'oblige à boire sa part, comme si ce n'était pas extraordinaire. Donc les hommes les plus sérieux deviennent promptement des fous et commettent des sottises ; les hommes les plus sains tombent gravement malades sous nos yeux et se couchent inconscients d'eux-mêmes. Quelle façon de célébrer une fête ! Le lendemain, ils restent la tête lourde, incapables de prendre des aliments, et ils ne se souviennent pas plus de ce qu'ils ont fait la veille que s'il s'agissait des événements d'une autre vie. Aussi tombent-ils malades et manquent-ils aux devoirs publics et privés. Il est contraire à la bienveillance et à l'étiquette de recevoir ses amis d'une manière si peu convenable. La victime, loin d'en être reconnaissante, sera certainement fâchée. Si nous apprenions que cette coutume existe dans un pays étranger, et non au Japon, nous la trouverions curieuse et injuste.... Dans cette vie, la liqueur entraîne

(1) L'eau-de-vie de riz, boisson nationale du Japon.

des maladies et une perte d'argent. Elle nous fait commettre beaucoup de fautes, quoiqu'on l'appelle le chef des cent médicaments (1). En réalité, bien des maladies ont pour cause l'usage immodéré de la liqueur. On dit qu'en prenant du saké on oublie ses ennuis ; mais quand on est gris, on se souvient davantage des choses tristes et on s'en lamente. Les descendants de l'ivrogne perdent la sagesse et sont incapables de faire du bien. Ils font beaucoup de mal en ce monde, violent les conseils du Bouddha et tombent à coup sûr aux Enfers. Celui qui prend la coupe de liqueur et fait boire les autres, dit le Bouddha (2), naîtra sans mains durant 500 vies. »

Jusqu'à ce point, Kennkô a condamné d'une manière très énergique ceux qui aiment les liqueurs fortes. Mais, étant donné son désir habituel de ne pas déplaire aux autres, il va adoucir la rigueur de cette condamnation par quelques mots dont ses adversaires s'emparent pour le traiter d'ivrogne :

« En effet, le saké est une chose détestable. Mais il y a des occasions où il est permis d'en prendre. Les nuits où la lune brille, les matins où la neige étincelle, ou, sous les cerisiers en fleurs, quand nous causons agréablement, notre plaisir redouble si nous avons des coupes de saké. Nous serons contents d'en prendre avec un ami dont la visite imprévue tombe précisément au jour de notre ennui.

(1) *Hyakou yakou no tchô*.

(2) Dans le *Bonsai Kyo*.

On peut en prendre quand il s'agit de saké et de gâteaux offerts par un supérieur. En hiver, quand il fait froid, avec des amis intimes, j'en prends très volontiers. Dans une demeure temporaire de voyage, sur une montagne où l'on fait une excursion, il est très agréable d'en prendre assis sur le gazon. Même ceux qui n'aiment pas la liqueur seront contents alors d'en boire une goutte. On sera même heureux d'en prendre davantage si c'est un supérieur qui vous l'offre... »

En somme, il apporte des tempéraments à la rigueur de son opinion, mais il ne permet cependant pas de boire du saké jusqu'à perdre conscience. Les occasions qu'il cite sont de celles où il est généralement permis de boire un peu.

D'autres critiques lui reprochent des préceptes qui sont contraires à nos idées. Par exemple, dans les chapitres VI, LXXII, CXC, etc., il conseille de n'avoir pas trop d'enfants. Voici le chapitre VI :

« En reconnaissant qu'on n'est pas très sage soi-même, on ne doit pas désirer avoir beaucoup d'enfants. Koujo no Daijo Daijin (1) et Hanazono no Sadaïjin (2) ne voulurent pas de descendants. Le ministre de Somédono (3) disait qu'il vaut mieux n'en pas avoir, parce que souvent les enfants souillent l'honneur de la famille. »

De même, dans le chapitre CXC, nous lisons :

(1) Le premier ministre Foujiwara Korémitchi.

(2) Minamoto no Arihito, ministre de la gauche.

(3) Surnom de Foujiwara Yoshifouça.

« L'homme est heureux quand il n'a pas de femme qui le gêne. Je suis content quand on me répond : « Je ne suis pas encore marié », et triste quand j'entends dire : « Il est devenu le gendre de M. un tel », ou : « Il a épousé telle femme et demeure avec elle. » Si vous avez une femme de beauté très ordinaire, on vous prendra pour un bonhomme épris d'une femme laide. Si vous en épousez une belle, on dira que vous l'adorez comme on vénère le Bouddha... Même une femme très belle deviendra laide si on vit toujours à ses côtés ; vous deviendrez certainement moins aimable vis-à-vis de votre trésor d'autrefois. Les relations heureuses et agréables dureront plus longtemps si un homme se rend chez sa femme de temps en temps. Une femme se réjouit davantage quand un homme qu'elle aime vient la voir inopinément. »

Mais il faut remarquer que les bonzes qui ont renoncé au monde font souvent ainsi des observations excentriques, qu'on ne peut pas trop leur reprocher. Ils ne se soucient pas de la famille, parce qu'eux-mêmes veulent quitter cette vie pour aller le plus tôt possible auprès du Bouddha. C'est une opinion qu'on ne saurait critiquer équitablement sans avoir étudié le pessimisme bouddhique ; et peut-être même, après avoir approfondi cette philosophie, pourrions-nous arriver à la même conclusion.

Mais au Japon, où le shinntoïsme nous a enseigné depuis si longtemps le culte des ancêtres et le devoir de continuer à jamais la lignée de nos descendants, une telle opinion ne

pouvait que choquer la plupart des gens. Nombre de prêtres shinntoïstes ont donc censuré ces passages comme contraires à la Voie des dieux. Mais chacun peut juger des choses à sa manière, et si Kennkô a écrit des choses contraires aux idées traditionnelles du Japon, cela ne diminue en rien la valeur de son ouvrage. D'ailleurs, le shinntoïsme avait été attaqué perpétuellement par le bouddhisme, surtout depuis le x^e siècle. Or, à l'époque de guerres et de désastres où vivait notre auteur, on avait une tendance à se tourner plutôt vers le bouddhisme, qui nous conseille de quitter cette vie de misère et nous fait entrevoir le paradis. Les guerriers, qui sacrifiaient si volontiers leur existence pour leur seigneur, n'avaient d'autre consolation, en laissant ainsi leur femme et leurs enfants, que l'espérance d'une autre vie.

Parmi les penseurs de la période des Tokougawa, nul n'a critiqué notre bonze plus sévèrement que Mouro Kiouçô (1658-1734). Ce philosophe à la chinoise, partisan acharné de Confucius, fut heureux de réunir tout ce qu'on avait pu dire contre Kennkô et d'écrire dans son Shoundaï Zatsouwa (Mélanges de Sourougadaï) le jugement sévère que voici :

« Un certain jour, un visiteur venu pour voir le vieillard (1) trouva à son côté une copie du Tsouré-Zouré-Gouça. Il lui demanda : « Aimez-vous ce livre ? » — « Non, répondit le

(1) *Okina*, c'est-à-dire lui-même, Mouro Kiouço parlant ainsi de lui à la troisième personne.

vieillard, je le lis tout simplement pour m'amuser quand je n'ai pas envie de travailler. Je ne l'aime pas. » — « Alors, vous n'êtes pas du même avis que le public ? » demanda son hôte. — Le vieillard répondit : « On soutient que Kennkô était un homme désintéressé qui abandonna le monde pour la méditation ; mais je ne le crois pas. Le Taï-hei-ki (1) nous apprend que Kennkô écrivit pour Kô no Moronaô une lettre que celui-ci adressa à la femme d'Ennya Takaçada, en vue de la faire céder à ses désirs adultères (2). Et le Enntaï Réki dit que lorsqu'il accepta l'invitation de Tatchibana no Naritada, le gouverneur d'Iga, il s'y rendit et commit un adultère avec la fille de ce dernier. Par ces faits, on voit que Kennkô était un bonze qui flattait le monde et qu'il était un débauché. Il est vrai qu'il déserta la vie et qu'il méprisa la gloire et l'argent. Mais il manqua des fermes résolutions d'un ermite réellement illuminé. Il croyait au bouddhisme ; et dans son Tsouré-Zouré-Gouça on trouve des passages pieux, en même temps que des pages en faveur de la passion et de l'ivrognerie. Cependant c'était un homme intelligent et il dit quelquefois la vérité ; mais sa vérité n'est qu'une vérité partielle. Il est vraiment dommage qu'un

(1) « Annales de la Grande Paix », ouvrage composé, vers le milieu du xiv^e siècle, par le bonze Kojima Hoshi, et qui nous fait le récit romanesque de la période de guerres civiles que le Japon venait de traverser.

(2) Dans son *Kanadéhon Tchou-Shinn Goura*, Takéda Izoumo, le grand dramaturge du temps des Tokougawa, a combiné cette histoire avec la fameuse vengeance des quarante sept rôninn (Voir *Le Théâtre au Japon*, par M. A. Bénazet, Paris, 1901, p. 209 et suiv.).

homme si bien doué, qui aurait pu être un philosophe accompli s'il avait étudié le confucianisme, soit tombé dans l'abîme du bouddhisme. »

Si l'on examine la question de l'adultère entre Kennkô et Kobenn, la fille du gouverneur d'Iga, on arrive à cette conclusion que l'imputation est absolument fausse. Tout d'abord, d'après le Enntaï Réki qu'invoque Kiouço, nous voyons que Kennkô aurait eu alors 60 ans et Kobenn 17 ans. Ensuite, à ce moment de sa vie, Kennkô n'était plus l'officier de la garde impériale : il n'était pas seulement un homme d'âge, mais un bonze vertueux qui n'avait d'autre désir que de passer son temps en voyages et en prières. Il est vrai que la fille de Naritada allait souvent chez notre bonze pour apprendre la poésie japonaise ; c'est sans doute pour cela qu'on soupçonna entre eux des relations défendues. Mais une preuve certaine que ces relations n'existèrent pas, c'est que Kennkô assista à son lit de mort Naritada, le père de Kobenn. Or, le gouverneur d'Iga n'aurait sûrement pas voulu recevoir les sacrements d'un bonze débauché qui aurait séduit sa fille. J'ajoute que Naritada ne pouvait ignorer ces faux bruits, le Enntaï Réki ayant été publié avant sa mort.

Quant à la lettre d'amour que Kennkô aurait écrite pour Kô no Moronaô, on n'en a d'autre indication que dans le Taï-hei-ki. Au chapitre XXI de cet ouvrage, intitulé : « Mort d'Ennya Takaçada », l'auteur s'exprime ainsi : « Le gouverneur de Mouçashi (c'est-à-dire Kô no Moronaô)

s'étant follement épris de la femme d'Ennya, voulut à plusieurs reprises lui exprimer ses désirs. Pour lui communiquer sa passion, il demanda à un bonze doué d'une belle écriture, du nom de Kennkô, d'écrire à sa place une lettre d'amour pleine d'élégance et de charme, où il exprimerait son amour ardent. » C'est ce passage qui sert de point d'appui à la thèse de Mouro Kiouço.

Tokoukô Rinnshi, dans son Hontchô Tonshi (1), s'exprime à son tour en ces termes : « Pourquoi Kennkô ne refusa-t-il pas d'écrire une telle lettre pour Moronaô ! Sa plus grande faute est d'avoir rédigé cette lettre méprisante, et je le regrette infiniment pour son honorabilité... » Foukakouça Motomaça, dans son Fouço Onitsoudenn (2), soutient de son côté que Kennkô, pourvu qu'il restât fidèle au taoïsme, ne se considérait pas comme devant être scrupuleux dans le choix des moyens qu'il pouvait employer contre la dynastie du Nord, et que, ne regardant pas un seigneur de cette dynastie comme son semblable, il n'hésita pas à commettre une action qu'il ne jugeait pas si criminelle. Doï Tsounéhira, dans son Shounço Rôgô (3), prétend encore que Kennkô, resté toujours fidèle à la dynastie du Sud, devait saisir toute occasion de nuire à la dynastie du Nord ; que c'est pour cette raison qu'il fut heureux d'écrire une

(1) « Discussions historiques » (fin du xvii^e siècle).

(2) « Historiettes inédites du Japon » (milieu du xvii^e siècle).

(3) « Les Vagues du Printemps », études littéraires publiées au commencement du xviii^e siècle.

lettre d'amour pour un seigneur de cette dynastie ; et il fait remarquer que c'est justement depuis l'établissement de relations adultères entre Kô no Moronaô et la femme de son ami, que surgirent, entre deux seigneurs puissants, des disputes qui causèrent de grands troubles au shôgounat des Ashikaga.

Pour qui étudie la question avec impartialité, il semble que Kennkô soit aussi innocent de cette fameuse lettre que de l'adultère qu'on lui reprochait. En effet : 1° le Taï-hei-ki est moins un livre d'histoire qu'un roman, et on s'accorde à lui refuser toute valeur comme document historique. C'est un ouvrage plein de choses fabuleuses qui furent introduites pour donner plus de variété au récit et d'amusement au lecteur. Tous les récits de guerre de ce genre, comme le Heiké Monogatari (1), le Ghemppei-Seisouiki (2), etc., sont dédaignés à juste titre par les historiens japonais actuels ; 2° Dans le passage que j'ai cité, le Taï-hei-ki nous parle simplement d'un bonze « du nom de Kennkô » ; il ne dit pas : « Yoshida Kennkô » ou « Ourabé Kennkô ». S'il s'était agi du fameux poète, l'auteur aurait au moins écrit son nom de famille, suivant l'usage, ou bien il n'au-

(1) « Histoire des Heiké », composée peut-être par Shinano Youkinaga, célébrant la grandeur de cette illustre famille, jusqu'à la bataille de Dan-no-Oura (1185), où tous les Taïra trouvèrent la mort.

(2) « Histoire de la grandeur et de la décadence des Minamoto et des Taïra », peut-être par Hamouro Tokinaga. Cet ouvrage nous dépeint d'une manière émouvante les luttes des samourais pour la suprématie politique.

rait pas manqué de le désigner de quelque façon comme l'un des « quatre rois de la poésie ». Il est donc légitime de supposer soit que l'anecdote fut inventée de toutes pièces, soit qu'elle fut attribuée, après coup, par erreur, à notre Kennkô. Au demeurant, même dans l'hypothèse où le fait qu'on lui reproche serait exact, il ne faudrait pas en exagérer l'importance. Kennkô, nous l'avons vu, n'était guère enclin à refuser nettement ce qu'on pouvait lui demander ; c'était à la fois sa faiblesse et sa force ; car, s'il s'était montré trop sévère, s'il avait blâmé avec trop d'énergie les actions d'autrui, au milieu de cette société guerrière, sa vie eût été en péril. Puis, il ne faut pas juger les choses d'autrefois avec nos idées actuelles : il nous semble que c'est un crime de favoriser l'adultère entre deux individus ; mais, au temps de Kennkô, on pouvait être plus indulgent pour la liberté des liaisons amoureuses (1).

J'espère avoir sauvé mon pauvre Kennkô de l'opinion vraiment trop défavorable qu'on pourrait se faire de lui si l'on se tenait aux critiques sévères des écrivains de l'époque des Tokougawa. Le Tsouré-Zouré-Gouça nous a montré assez clairement son caractère. C'était un homme sou-

(1) Je néglige certains arguments secondaires. Ainsi M. Kourihara croit être certain d'avoir trouvé un autre bonze du nom de Kennkô ; mais l'authenticité du document historique qu'il invoque à ce sujet m'a paru fort douteuse. Un autre critique, M. Takata, pense que l'histoire de la lettre d'amour se passa en 1338 (troisième année de l'ère Yennghenn), c'est-à-dire à un moment où Kennkô était en voyage ; mais, comme il venait assez souvent à Kyoto, l'argument ne me paraît pas décisif.

ple qui n'aimait pas à heurter les idées des autres ou à blâmer leur conduite ; mais pour lui-même, il pratiquait les préceptes du bouddhisme et il sut garder sa vertu. On doit plutôt l'estimer que le condamner.

CHAPITRE V

ACCUEIL FAIT AU TSOURÉ-ZOURÉ-GOUÇA

J'ai expliqué, dans un chapitre précédent, comment le Tsouré-Zouré-Gouça avait été recueilli et réuni en deux volumes par Imagawa Rioshoun et Mioshō Marou. Il me reste à dire comment l'ouvrage ainsi composé fut reçu du public. Je crois que, pendant un siècle et demi, il ne fut apprécié que de très peu de gens, et que c'est seulement depuis le commencement du gouvernement d'Edo que toute la société se mit à le lire. En effet, nous ne trouvons que peu d'éditions du Tsouré-Zouré-Gouça. D'autre part, le premier commentaire dont il fut l'objet ne parut qu'à la fin de Hidétada, le deuxième shōgoun Tokougawa (1606-1622). Ce commentaire, du bonze Ritsouan, est tout à fait insuffisant ; mais par là même, on se rend compte qu'il fut composé pour satisfaire aux désirs de nombreux lecteurs. Depuis ce moment, beaucoup d'autres commentaires se sont succédé. En 1670 (1), voyant le succès du Tsouré-Zouré-Gouça, Shimizou Shounriou écrivit son Zokou-Tsouré-Zouré-Gouça (suite du Tsouré-Zouré-Gouça). Cet ouvrage,

(1) Dixième année de l'ère Kanboun.

conçu plutôt dans un dessein commercial, est très inférieur au Tsouré-Zouré-Gouça, soit comme idées, soit comme style. Mais tous ces faits nous montrent que c'est surtout depuis l'établissement du Bakoufou que l'œuvre de Kennkô fut vraiment répandue et appréciée au Japon.

Nombre de commentaires parurent au temps des Tokougawa. Dans le Tsouré-Zouré-Gouça-Shosho-Taïceï (1) de Açaka Yamaï, publié en 1687, et où l'auteur voulut réunir tous les commentaires publiés avant lui, on n'en trouve pas moins de treize. L'auteur ajoute qu'il y en avait encore une dizaine, qu'il jugea indignes d'entrer dans son ouvrage. Après Açaka Yamaï, d'autres commentaires encore parurent peu à peu, de sorte que nous en avons à présent une quinzaine (2), parmi lesquels je citerai :

Le NOZOUTCHI, 13 vol., par Hayashi Dôshoun (1583-1657), savant à la chinoise (3).

Le BOUNDAN-SHÔ, 8 vol., par Kitamura Kigin (1624-1705), savant à la japonaise (4).

Le NAGOUÇAMÉ-GOUÇA, 8 vol., par Matsunaga Têitoku (1574-1653), poète (5).

Le GHENN-KAÏ, 5 vol., par Nambu Sojô, savant à la chinoise.

(1) • Recueil général des commentaires sur le Tsouré-Zouré-Gouça.

(2) La variété même des professions et des tendances de ces commentateurs montre bien la popularité de l'ouvrage de Kennkô.

(3) *Kan-gakou-sha*.

(4) *Wa-gakou-sha*.

(5) *Haï-zinn*.

Le SHINN-TCHOU, 4 vol., par Shimizou Shounriou, savant à la japonaise.

Le TCHOKOUGHÉ, 10 vol., par Okanishi Korénaka, poète.

Le TAÏZEN, 13 vol., par Takata Sòkenn, savant à la japonaise.

Le OGHI-SHÔ, 6 vol., par Takaya Tchikaboumi, prêtre shinntoïste.

Le KOKON-SHÔ, 8 vol., par Owada Kikyou, savant à la chinoise.

Le SANKO, 5 vol., par le bonze Keikou.

Le KANAMÉ-GOUÇA, 8 vol., par le bonze Yennkyou.

Le KANATSOUTCHI-ZOHO, 6 vol., par Yamaoka Ghennrinn, poète.

Avec les années, le Tsouré-Zouré-Gouça se propagea de plus en plus, et nombre d'écrivains, imitant l'esprit de ce bonze qui s'était si bien moqué de la vie humaine, critiquèrent de pareille manière l'état social du temps des Tokougawa, si bien que le gouvernement dut interdire la publication de plusieurs zouï-hitsou de ce genre(1). Ces écrivains donnèrent d'ailleurs souvent à leurs ouvrages des titres destinés à évoquer l'idée du Tsouré-Zouré-Gouça lui-même. C'est ainsi que nous rencontrons le « Inou-Tsouré-Zouré-Gouça » (le Tsouré-Zouré-Gouça de Chien), le « Tsoubé-Kobé-Gouça » (Journal de bavardage), enfin, le « Tsouné-

(1) Ces livres ne contiennent aucune mention d'auteur ou de date, leur but même étant de critiquer secrètement les mœurs politiques et sociales de l'époque des Tokougawa.

Zouné-Gouça » (Journal des saisons), de Zennkô Hôshi, nom de plume qui rappelle non moins fidèlement celui de Kennkô Hôshi. Bien d'autres écrits analogues où nous sont contées, dans le style du Tsouré-Zouré-Gouça, des bagatelles du temps des Tokougawa, ne méritent pas d'être cités ici.



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION.	5
Les Zouï-hitsou	12

PREMIÈRE PARTIE

Kennkô et le Tsouré-Zouré-Gouça.

CHAPITRE PREMIER. — Vie de Kennkô	17
CHAPITRE II. — Le Tsouré-Zouré-Gouça	31
CHAPITRE III. — Analyse du Tosuré-Zouré-Gouça	39
CHAPITRE IV. — Caractère de Kennkô.	69
CHAPITRE V. — Accueil fait au Tsouré-Zouré-Gouça.	92

DEUXIÈME PARTIE

Tchomei et le Hojoki.

CHAPITRE PREMIER. — Vie de Tchomei.	97
CHAPITRE II. — Le Hojoki	103
CHAPITRE III. — Caractère de Tchomei	129

TROISIÈME PARTIE

Sei Shonagon et le Makoura no Soshi.

CHAPITRE PREMIER. — Vie de Sei Shonagon.	133
CHAPITRE II. — Le Makoura no Soshi.	146
CHAPITRE III. — Caractère de Sei Shonagon	170
CONCLUSION.	185

Vu et admis à soutenance le 2 juillet 1909 :

Le Doyen de la Faculté des lettres
de l'Université de Paris,
A. CROISSET.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
L. LIARD.

Imp. J. Thevenot, Saint-Dizier (Haute-Marne)